

## La ligue des enfants perdus

Ceci est l'histoire d'une rencontre.

Une rencontre entre trois gosses sur le point de quitter l'enfance pour l'adolescence.

Une évolution normale pour la plupart des enfants mais qui, quelquefois, dérape.

Ceci est l'histoire de :

David dit 'the mute', de Samuel dit 'quatre yeux' à cause de ses double foyers, de Tyron dit 'l'élégant' à cause des vestes anglaises à écusson et de Lydie dite 'la fille' pour une raison qui s'impose d'elle même.

### ***Brooklyn / Appartement de la mère de David, dit 'the mute' Point de vue de David***

On me charrie quelquefois en m'appelant *The mute*. Il faut reconnaître que je ne fais pas beaucoup d'efforts pour être plus loquace que le minimum vital. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que ce silence est presque devenu un atout. J'ai pris de l'assurance avec les années et mon regard n'est plus fuyant. A 9 ans, on évolue dans un environnement à risques où le danger est partout et où on a que ses jambes pour courir.

A ce petit jeu, Tyron n'est pas mauvais. Il a le même âge que moi mais présente plusieurs atouts soulignant l'injustice inhérente à la naissance. D'abord, il est riche. Enfin, sa famille l'est du côté de sa mère. D'après ce que j'ai pu comprendre, elle serait la fille du créateur de Fedex ou UPS. Et puis, il porte des blazers à écusson et des pantalons de flanelle qui lui valent le surnom 'd'élégant'. Si sa fortune familiale lui assure un environnement confortable, le danger n'en est pas moins présent.

*Chez moi, le danger vient du ciel...* aime-t-il rappeler dans un murmure confidentiel. Depuis que son beau-père s'est pris au jeu de tourner sa ceinture après quelques cuites mémorables, Tyron ne peut plus entendre le bruit des palmes d'un hélico sans se couvrir le visage. Heureusement les hélicos sont rares à New York. Franchement, je n'aurais pas parié cinquante cents sur le cas de Tyron.

Les pauvres ont des raisons de frapper leurs gosses. Ils sont souvent imbibés d'alcool pour oublier leur statut misérable et ils perdent souvent la boule quand ils songent à leur avenir. Donc, le premier qui tombe sous leur main y passe. Mais les riches n'ont pas besoin de cogner. Ils ont en plus une réputation à entretenir. Oui mais non. En grandissant, on découvre que les riches comme les pauvres peuvent picoler jusqu'à devenir un autre et cet autre évolue dans un monde qu'aucune agence de voyage n'accepterait de référencer.

Pour Tyron, les coups de ceinture ont arrêté de pleuvoir depuis quelque temps. Il nous a raconté qu'il avait entendu sa mère aboyer contre son beau-père et le menacer d'une séparation qui l'aurait obligé à reprendre son travail d'avocat dans un cabinet de seconde zone. Le beau-père de Tyron a beau être un gros con il n'en reste pas moins qu'il a vite compris où était son intérêt.

Tyron est dans la même classe que moi au lycée Stuyvesant, sur la 345<sup>ème</sup>. On est assis côte à côte et on se retrouve pendant la pause déjeuner et le week-end chez lui car l'appartement de ses parents est immense. La seule chose que l'on ne partage pas, ce sont nos notes. Il est le troisième de notre classe tandis que je me languis dans le dernier tiers.

Ce qui nous a réunis, c'est sans doute le désintérêt de nos camarades de classe à notre égard. Enfin, de camarades ils ne portent que la dénomination scolaire. Pour nous, ils sont autant de dangers et d'adversaires potentiels. Tyron a moins de difficultés que moi dans sa gestion de crise car il s'occupe des devoirs de maths et de physique de Collins, un type de 12 ans dans une carcasse d'adulte.

Malgré son nom, Collins n'a rien d'irlandais. C'est un Black originaire de Brooklyn South qui a fait ses classes dans la rue avant que sa mère ne gagne à la loterie. Collins est un malin. Il a très vite compris que casser des têtes au quotidien et envoyer chier ses profs ne lui apporterait rien de bon sur le long terme. Il la joue donc profil bas tout en ayant mis en place un réseau d'indics et d'esclaves. Tyron fait partie de la seconde catégorie.

Non, il prétend en faire partie mais en réalité les rapports qu'il entretient avec Collins sont beaucoup plus ambigus. Sans Tyron, c'est Collins qui risque fort de se prendre des coups de sa mère sur la tête en ramenant des notes peu conformes à leur nouveau statut social. Je ne l'ai jamais vu menacer Tyron et je l'ai même entendu murmurer un 'merci' lorsque Tyron, malade et blanc comme une merde de caniche, lui a rapporté son devoir d'algèbre alors qu'il n'aurait pas dû bouger de son lit.

Finalement, on peut conclure que Tyron joue sur du velours en ce moment. Il évite les coups comme Charlot dans *The Champion*, avec un brin de malice et surtout beaucoup de chance. Ce qui n'est pas mon cas.

Il y a 9 ans, ma mère a décidé de refaire sa vie avec un homme rencontré lors d'un de ses dîners avec d'autres adultes célibataires du même âge. Je n'ai jamais réussi à savoir si elle éprouvait vraiment des sentiments pour ce type et je n'ai d'ailleurs jamais osé l'interroger à ce sujet. L'équilibre était fragile entre nous. J'avais trop besoin d'elle pour survivre et de son côté, ma présence l'a sans doute empêchée de sombrer dans la folie deux ou trois fois. Entre ces considérations quasi médicales, il y avait un peu d'amour ou plutôt ponctuellement beaucoup d'amour et une tolérance mutuelle le reste du temps.

Les raisons qui l'ont poussée à quitter mon père restent encore aujourd'hui obscures mais selon les chuchotements de mes grands-parents que j'ai pu surprendre à Noël, il semblerait que les coups qu'il a portés sur moi aient laissé quelques traces dans les esprits. Ma mère a toujours su me protéger. Dans le quartier du Queens, les femmes ont la peau trempée dans l'acier. Elle m'a protégé contre Adi, plus connu sous le nom de *steamroller*.

Ce gamin ne ménageait pas sa peine pour entraver toute forme d'autorité dans mon collège. Le jour où il a chié dans ma gamelle en fer léguée par mon grand-père, ma mère a vu rouge. Elle a convoqué la mère et le fils pour une réponse groupée. Ma mère fait une cinquantaine de kilos mais ne vous y fiez pas. Elle dispose d'une énergie digne d'un combattant de l'UFC poids plume. Adi a pris une droite baguée, celle qui bénéficie de son faux diamant effilé qu'elle portait opportunément ce jour-là et qui cisaila la joue acnéique d'Adi.

La main de ma mère n'a pas tremblé et s'est refermée pour former un poing prêt à rugir contre sa prochaine victime. Mais l'incident en est resté là. La mère d'Adi avait l'intelligence élémentaire de la femme de la rue qui ne connaît pas sa règle de trois mais qui sait parfaitement jauger les risques d'un direct du droit.

Des éclats comme celui-ci, j'en ai quelques-uns en mémoire. Ma mère garantissait mon intégrité physique. La protection qu'elle me conférait lui assurait ma dévotion la plus totale. Jusqu'au jour où elle s'est mise à me frapper sans explications. Pas aussi fort que sur mes ennemis, pas avec autant de haine dans le regard, mais avec une certaine conviction tout de même. Ce premier soir, j'ai laissé couler mes larmes toute la nuit en me promettant de fuir le lendemain à l'aube.

Mais ma mère m'a surpris avec mon verre Buzz l'éclair et mon jus préféré, eau de coco et pêche. Elle m'a souri, a laissé sa main glisser dans mes cheveux épais et m'a observé engloutir mon verre sans un mot. A cet instant, elle était celle avec qui je me voyais grandir, celle qui me caresserait toujours les cheveux avec un regard lointain. Mais ce matin-là, j'ai surtout appris que la violence et l'amour vont souvent de pair.

On a déménagé il y a deux ans grâce à l'aide de mes grands-parents. Ils ne sont pas riches mais ils ont conservé un petit pécule depuis leur départ en retraite. Des économies laborieusement mises de côté pendant les 25 ans qu'ils ont passés à s'occuper d'une franchise Seven Eleven à Murray Hill. Ils se sont payé une petite bicoque dans le New Jersey et ils ont

versé le reste sur le compte de ma mère. La seule contrepartie qu'ils ont exigée était que je sois exfiltré de mon collège pour un endroit où je ne croiserai pas des *steamroller* en puissance.

Le collègue Stuyvesant est parmi ce qui se fait de mieux. Mais les places sont chères et je m'interroge sur mon avenir de plus en plus souvent. Je ne sais pas combien mes grands-parents ont laissé à ma mère mais ce que je sais, c'est que ses crises de nerfs se sont multipliées et qu'il y a de fortes chances pour que l'argent en soit la cause.

Mes notes n'arrangent rien. J'ai beau imiter sa signature, j'ai la conviction que le conseiller du collège se doute de quelque chose. Il m'a convoqué la semaine dernière en plein cours d'histoire et mes jambes m'ont à peine porté jusqu'à son bureau. Je ne voulais pas qu'il me surprenne à trembler alors j'ai parlé juste pour canaliser ma peur.

*David, je suis heureux d'apprendre que tu comptes partir en Espagne pour améliorer ton espagnol mais il ne s'agit pas de tes vacances ici, m'a-t-il asséné après que je lui ai bourré le mou avec d'hypothétiques vacances studieuses.*

Il m'a observé pendant un moment aussi long que celui que prennent les stars aux Oscars pour ouvrir les enveloppes. J'ai soutenu son regard faussement autoritaire. Je me suis donné deux chances sur dix d'y échapper. Il a commencé à tailler un crayon dans une sorte de trou de balle électrique d'acier qu'il avait dû acheter sur Amazon.

*David, tu es bien le meilleur ami de Tyron ?*

J'ai acquiescé mécaniquement.

*Tu n'as rien remarqué de particulier ces derniers temps ? Des ennuis à la maison ? Une petite copine ?*

Je n'arrivais à rien faire d'autre que de balancer ma tête de droite à gauche. Il s'est alors levé de son siège en cuir râpé sur roues en lui arrachant un gémissement et il a fait le tour de son bureau. En passant devant son cadre où devait sans doute s'étaler sa petite famille, il l'a légèrement déplacé sans pour autant me le dévoiler.

Il m'a contourné et s'est immobilisé dans mon dos.

*Ses notes ont baissé pour la première fois ce trimestre. Tu es son ami. Tu ne vois donc aucune raison à cela ?*

*Peut-être que son père ne le frappe plus assez ? Il faudrait alors en toucher un mot à sa mère car c'est elle, la responsable. Au fait, mes notes sont toujours aussi moyennes, mais c'est pas bien grave, monsieur Harsford, hein ? Ma mère n'est qu'une alcoolique dont on tolère le fils jusqu'à qu'elle ne soit plus solvable ?*

C'est ce que j'ai pensé sur le moment mais c'est surtout ce que je n'ai pas dit. Sa main posée sur mon épaule a interrompu ma réflexion. C'était la première fois qu'un adulte autre que ma mère me touchait. J'ai sursauté bien que je n'en sois plus aussi sûr aujourd'hui.

*David, j'aimerais aussi savoir une autre chose...*

Sa main a glissé sur ma nuque et a agrippé soudainement une touffe de cheveux, dévoilant ainsi une sale cicatrice bosselée.

*Ta mère te frappe encore ?*

J'ai gardé le silence mais il avait ouvert une boîte que je pensais close pour toujours. Dans cette boîte il y avait des souvenirs qui ne demandaient qu'à venir hanter mes nuits à nouveau. Ces spectres qui prennent plaisir à me tourmenter le soir sont apparus après le lancer de clé à molette de ma mère. Lancer qui aurait dû lui valoir une entrée dans le Guinness Book ou un

million de vues sur Youtube tant les éléments étaient contre elle. Elle avait ingurgité des calmants, avalé un verre de cet alcool brésilien et un lampadaire lui cachait ma présence.

Du salon à la cuisine, où je parcourais mon livre de géographie en m'attardant sur les montagnes du Népal, ma mère décida qu'il n'y avait qu'un pas. Ou plutôt un jet. La clé de 12 avec laquelle elle jouait nerveusement depuis un quart d'heure effectua un arc de cercle que n'aurait pas renié une lanceuse de poids olympique. Son survol silencieux du salon lui permit de traverser la frontière de la cuisine sans alerter mon radar.

Le choc me plongea dans un coma profond pendant plus de trois jours. Ma mère ne prit pas le risque de m'emmener à l'hôpital et veilla sur moi sans bouger de ma chambre. Elle me raconta plus tard qu'un démon avait pris possession de son esprit et qu'elle n'avait pas pu lutter contre ce geste impardonnable. Et bien, moi, je lui ai pardonné quand j'ai ouvert les yeux et que j'ai découvert son visage aussi pâle que celui d'un vampire et ses larmes qui semblaient couler sans fin depuis trois jours.

Depuis, j'ai des migraines chaque semaine et du sang qui coule du nez sans aucune raison. J'ai l'impression que cette clé de 12 a réveillé en moi un dragon assoupi depuis des millions d'années.

...

Le conseiller masse mon crâne à la recherche, sans doute, de nouvelles preuves du bombardement de ma surface crânienne avec des objets non identifiés. Ce contact n'est pas déplaisant mais il libère des craintes que j'aurais aimé laisser enfouies. J'ai quitté mon siège comme un diable sur ressorts et je suis sorti de son bureau. Il n'a pas, heureusement, cherché à me rattraper car je n'aurais pas hésité à le cogner.

...

Ce mercredi, en intercour, on joue avec Tyron comme durant tous les intercour. On a notre spot à nous, à l'écart de la masse de braillards qui monopolise le terrain avec leurs billes en tout genre. Nous c'est les billes. Enfin, c'est Tyron le maître des billes. Il en a plus de cent. Des petites et des grosses, plus rares et qui doublent vos points quand vous les percutez. Je viens de me prendre un C- en math et, bien que ce soit ma note habituelle, je ne suis pas d'humeur à jouer. Tyron, avec son B+, tente de m'encourager en loupant ses deux premiers tirs. Je ne suis pas dupe mais je n'ai pas le courage de le reprendre.

Alors que je me décide à viser une grosse bille violette qui semble me faire de l'œil, je repère une paire de jambes fines comme des allumettes avec aux pieds des bottines noires pointues aux talons hauts et carrés. Je relève la tête et découvre une des filles de la classe supérieure. Je l'ai croisée quelque fois en train de traîner à l'*Eastside Billards*.

Elle tire sur une cigarette qu'elle cache en partie sous sa main gantée et dont les bouts coupés laissent apparaître des ongles mauves. Ses yeux noirs ne trahissent aucune émotion. Elle est pâle et il lui manque bien 7 ou 8 kilos pour retrouver son poids normal. Mais elle est aussi foutrement jolie. Ses yeux en amandes, ses cheveux noirs, sa peau laiteuse, sont autant d'indices du sang mêlé qui coule dans ses veines. Un père ou une mère chinoise l'aura gratifiée de cette noble allure post-moderne au sein de laquelle deux continents se sont unis plus rapidement que n'importe quelle plaque tectonique.

*Je peux essayer ?*

On se regarde avec Tyron sous le coup de la surprise. Je n'ai pas le temps de formuler une réponse qu'elle est déjà devant moi et qu'elle saisit deux billes en effleurant la paume de ma main. Sa clope dans la main gauche, elle se balance légèrement avant de lancer sa bille et de frapper la grosse bleue de Tyron qui valse et disparaît derrière une poubelle.

Elle ébranle la stratégie de Tyron mais on s'en fiche pas mal. En l'espace d'une minute, on venait de comprendre que l'on était plus deux mais trois. Soudain, instinctivement, j'ai réalisé

que mon avenir allait changer. Cela a changé notre vie mais sur le moment cela a surtout changé notre quotidien au collège.

Lydie est une fille. Et dans un groupe de garçons, ça se remarque. Alors, pour nous, elle est très vite devenue Lydie, la fille. Un peu comme si on avait besoin de se confirmer ce point.

...

Nous voilà tous les trois chez Katz, le deli de Ludlow Street, assis sur ces banquettes rouges trouées et sirotant le maxi milk-shake pistache caramel de Basil, le proprio. Basil est obèse. Une vraie baleine qui sue comme mon oncle Dan lorsqu'on se retrouve sur la plage de Coney Island en plein mois d'août. Entre mon bégaiement caché sous un silence prétendument mystérieux et la timidité maladive de Tyron, on n'était pas prêt de rompre le silence de la salle. Basil augmente le volume de son jazz funk et on lui en est tous gré.

*Et toi, comment tu évites les coups ?*

La question de Lydie nous prend de court. Tyron préfère me regarder en espérant que je réponde le premier mais je reste de marbre.

*Je miaule...* tente-t-il alors.

Lydie continue le ratissage en règle du fond de son shaker avec sa paille sans paraître le moins du monde intéressée. Tyron n'en décide pas moins de poursuivre doctement.

*Tout le monde craque devant des chatons ou des lionceaux mais il y a une raison derrière...*

*Eviter d'être bouffé...* conclut Lydie

*Exactamento,* surenchérit Tyron.

*Et ça donne quoi concrètement ?* s'enquiert-elle avec un ennui notable.

Quatre pupilles opèrent une rotation soudaine. Tyron se masse les joues jusqu'à ce que ses mains recouvrent totalement son visage. Elles glissent alors lentement vers son cou jusqu'à révéler une expression de Calimero. L'afflux de sang dans ses joues les a rendues rouge pivoine comme un nouveau-né.

Lydie part d'un rire cristallin.

*Trop fort. C'est dingue comme tu peux être expressif.*

Tyron hausse les épaules et on est enfin tous détendus.

Les *All Saints* s'annoncent en chanson sur le mobile de Lydie. Elle décroche et donne l'adresse du café à un inconnu. Tyron et moi, nous nous interrogeons du regard.

*Je voudrais vous présenter un ami. Samuel. C'est un mec bien. Il est comme nous.*

Voilà comment Lydie nous a introduit celui qui allait compléter notre groupe. Deux minutes plus tard, un binoclard qui flotte dans son tee-shirt s'approche de notre table. Les lunettes de Samuel sont rectangulaires et épaisses. Elles semblent tout droit sorties des années cinquante. Elles couvrent aussi un bon tiers de son visage et leurs verres ont tendance à grossir ses yeux comme des culs de bouteilles. Mes yeux à moi sont fixés sur son tee-shirt délavé où David Lee Roth de Van Halen opère un grand écart en plein vol avec sa guitare en guise d'aileron.

Samuel nous serre la main franchement et il nous plaît instantanément.

*Moi, c'est Samuel. Je suis à Regis. Vous pouvez m'appeler '4 yeux', ça ne me dérange pas.*

*Ca le dérange mais il est habitué, corrige Lydie.*

*Sur la 84ème ? interroge Tyron*

Samuel acquiesce et je me pousse vers la baie vitrée pour qu'il se glisse sur la banquette en prenant soin d'épousseter le siège du revers de sa main. A cet instant, je me demande quels types de germes s'activent sous mon cul. Je prends note de laver mon jean ce soir.

*Lydie m'a dit que vous en étiez ?*

Tyron me lance à nouveau un regard interrogateur mais Samuel ne nous laisse pas le temps de répondre et c'est tant mieux.

*Bon, on va mettre les points sur les 'i' tout de suite, lance-t-il.*

*Ce que je vais vous dire doit rester entre nous. Lydie, c'est un peu comme ma sœur, pas la salope qui veut ma peau chez moi, mais comme celle que j'aurais aimé avoir. Bref, si elle me dit que vous êtes 'safe', je la crois.*

J'observe du coin de l'œil Lydie qui ne bronche pas et vient tranquillement de s'allumer une clope. Plus je la regarde et plus j'ai le sentiment qu'elle nous a suivis depuis des semaines ou des mois et que cette présence, ressentie maintes fois lors de nos jeux avec Tyron, n'était pas juste le fruit de mon imagination.

*Je connais la mère de Lydie et je la dénoncerais bien aux flics mais Lydie ne veut rien entendre. A croire qu'elle a son propre plan. Toi...*

Il pointe son index sur Tyron qui s'immobilise dans la crainte de voir un rayon meurtrier s'échapper du bout de cet appendice.

*Ton beau-père mériterait qu'on s'occupe sérieusement de lui. Si tu veux, je connais un Albanais qui assure la sécurité du parking sur la 42ème rue. Avec deux potes, il peut être très convaincant. Si t'as 2000 dollars sur toi évidemment...*

Tyron m'interpelle du regard, la bouche entrouverte mais les cordes vocales paralysées. Samuel, se tourne alors vers moi et je peux apprécier la profondeur de son regard derrière ses lunettes rectangles.

*Toi, tu es peu bavard. Tu laisses peu de traces derrière toi. Et Lydie...*

*Ca va Samuel, tu peux arrêter ton show, elle l'interrompt.*

Samuel retire ses lunettes et nettoie patiemment ses verres avec le revers de son pull.

*Très bien. Donc, on a toute la famille représentée à ce que je vois. Dans la famille « tarée en liberté », je propose ma sœur. 16 ans, 1m78 pour 64 kilos, 324 amis sur Facebook, twitteuse de folie en cours de biologie et d'histoire, et un appareil dentaire digne des Transformers. Je ne sais pas pourquoi elle est si forte. Mon père est comme moi avec 30 kilos de plus et il n'ose même plus lui donner d'ordres.*

Lydie soupire tout en tirant sur sa clope. Samuel croise son regard.

*Je sais... On n'a peut-être pas le même père. Mais c'est pas le problème. Elle me cogne à l'estomac avec son poing massue pour ne pas laisser de trace et la dernière fois j'ai attendu 10 bonnes secondes avant de récupérer mon souffle. J'ai cru que j'y passais pour de bon. Putain de vie.*

On acquiesce tous. La vie, on n'a pas besoin d'être adulte pour s'interroger sur son sens. Tyron se redresse et s'accoude contre la table. Il peut reprendre son air pontifiant maintenant qu'il a identifié l'absence de danger chez Samuel.

*Samuel, comment connais-tu notre vie privée ?*

*Pourquoi ? Tu veux me coller un procès au cul ?*

Tyron a surestimé son courage et baisse aussitôt les yeux. Samuel se penche vers Tyron.

*Le FBI dispose d'un fichier sur tout individu suspect de maltraitance. Et un type qui cogne son gosse c'est un terroriste en puissance....*

Il se rétracte dans sa banquette et redevient le gamin qu'il est encore.

*Enfin, tout le monde est suspect aujourd'hui.*

*C'est donc les enfants anonymes que vous proposez ? On se retrouve autour d'un verre pour raconter nos dernières dérouillées ? Ose Tyron du bout des lèvres.*

Lydie frappe alors du poing sur la table. Nos verres tremblent et nos corps se statuent l'histoire d'un instant. Elle prend la parole avec une voix bizarrement plus rauque et adulte. La cigarette y est sans doute pour quelque-chose mais pas seulement. Je vois alors du coin de l'œil un type rentrer dans le Deli. Je ne sais pas pourquoi mais mon regard reste fixé sur cet inconnu. Le fait qu'il soutienne mon regard n'y est probablement pas pour rien.

L'inconnu m'apparaît trop vieux pour être mon père mais trop jeune pour être mon grand-père. Il doit naviguer dans une zone grise, celle des types entre quarante et cinquante ans. Déjà vieux mais pas encore assez vieux pour les empêcher de commettre l'irréparable. J'ai croisé des types de plus de quarante ans, pas mariés, sans gosses et qui venaient au lycée en patinette comme notre prof de français, Monsieur Hayles. Putain de vieillesse.

*... David ?*

Je me tourne vers Lydie tandis qu'ils me dévisagent tous les trois. La lumière d'un soleil descendant s'écrase contre sa nuque et dévoile une auréole de lumière derrière ses cheveux noirs. Elle est lumineuse et intimidante.

*... Tu es avec nous ?*

Je pourrais acquiescer mais j'ai une subite envie de lui répondre.

*Oui.*

C'est un oui franc et définitif qui me surprend moi-même. La pupille de ses yeux se dilate et un discret sourire se dessine sur ses lèvres comme pour me féliciter de ma prise de risque. Elle incline légèrement son visage avant de reprendre la parole.

*Chacun de nous a sa propre combine pour échapper aux coups mais on ne peut pas continuer comme ça indéfiniment. On est des amateurs et pour passer dans la ligue supérieure, il faut se professionnaliser. Samuel a trouvé quelque chose. Samuel ?*

Samuel se racle la gorge et poursuit en plaçant son iPhone au milieu de la table.

*Je développe des apps pour une boîte informatique près de Madison. Enfin, je fais un peu de programmation sur xcode pour eux, rien de plus...*

Le regard de Lydie trahit son impatience. Je jette un coup d'œil vers l'inconnu du bar et je remarque qu'il s'est installé au comptoir en nous tournant le dos. Pourtant, il continue de me dévisager dans le reflet de la glace qui traverse le bar.

*... J'ai lancé cette app mais elle est en attente de validation chez Apple...*

Il ouvre une app sur son mobile et chacun de nous se rapproche de l'écran.

*J'ai réuni tous les indices pour déceler un psycho en moins de 3 minutes...*

*Un quoi ?*

Tyron m'ôte les mots de la bouche. Lydie écrase sa clope dans son verre.

*Un psycho, un malade du citron, un dégénéré qui mouille sa culotte en imaginant te planter un tire-bouchon dans le cul,* poursuit Lydie.

Les traits de Tyron se contractent avec, sans doute, le tire-bouchon électrique de sa mère défilant devant ses yeux.

*Il y a 10 attitudes répertoriées. Si tu croises un type avec plus de six indices au compteur, tu te tires fissa,* reprend Samuel.

*A moins qu'il t'ait déjà botté le cul entre-temps...*

Un instant de silence succède à la réflexion de Tyron.

*C'est un début, Tyron. Mais on est tous impatients d'entendre ce que tu as à proposer,* conclut Lydie en jouant nerveusement avec son Zippo.

Tyron me jette un regard comme s'il espérait un vague encouragement de ma part. Il baisse les yeux et saisit la paille de son verre.

*Justement, j'ai aussi creusé la question. Moi, j'aime bien l'histoire. Higgins, le prof d'histoire au lycée a dit un jour, il n'y a que l'Histoire avec un grand H pour raconter les plus belles histoires. Et il avait foutrement raison.*

*Ce type, par exemple, Roland de Roncevaux, il est entré dans l'Histoire en soufflant comme un bœuf dans un cor pour alerter son oncle Charlemagne. Il s'en est pété les cordes vocales. Avant de se battre à mort contre un ennemi invisible, il avait participé à une razzia dans le nord de l'Espagne contre des arabes qu'on appelait Maures à l'époque mais qui étaient en fait des Basques. Bref, Roland, vous voyez, il aurait pu être joué par Brad Pitt.*

*Enfin, Brad Pitt avec 10 ans de moins. On a aucune description physique de Roland mais on imagine qu'il devait être plutôt beau gosse et très doué dans le maniement de l'épée. Charlemagne, son oncle, le considérait comme son successeur. Pour Charlemagne, je verrais bien Sean Connery mais avec 20 ans de moins.*

Lydie lève les yeux au ciel.

*Ok, Roland tombe amoureux de la fille d'un Sultan qu'il venait de soumettre en Castille. Elle est belle et partage les mêmes sentiments. Bref, Roland repart sans elle mais compte bien en faire son officielle et peut-être écrire ainsi une nouvelle page des relations entre chrétiens et arabes.*

*Seulement, sur le voyage du retour, il est en charge de l'arrière-garde et expose ses troupes dans un défilé super étroit. Deux ou trois mètres de large, pas plus, et avec un ravin qui s'abandonne dans un torrent assourdissant. Il mène le cortège quand il entend des cris derrière lui. Une pluie de projectiles tombe alors autour de lui, comme des flèches empoisonnées et des rochers aussi gros qu'une Smart.*

*Les soldats et leurs ânes chargés d'or basculent comme des Playmobils au fond du ravin. Roland descend de cheval et entreprend de gravir la colline avec son escorte. Ils rallient à eux une centaine de soldats encore en vie et enfoncent la ligne de guerriers basques. Ces types, c'était pas des tendres. Des bergers habitués à trucider tout étranger qui s'aventurait sur leurs*



*terres. Mais les hommes de Roland ont l'expérience de plusieurs années de campagnes contre les Germains et les Basques perdent pied.*

J'observe autour de moi une soudaine attention de notre modeste assemblée à l'égard de notre nouveau troubadour. Il faut reconnaître qu'il raconte foutrement bien Tyron.

*La bataille dure sans doute plus d'une heure. Pourtant, le nombre a raison des soldats. Les Basques envoient renforts sur renforts. Roland est acculé contre un rocher avec trois de ses plus fidèles gardes du corps. Il doit avoir plusieurs flèches plantées dans son corset de maille. Il sent la fin venir. Il saisit alors son cor de chasse et souffle tout l'oxygène qui lui reste.*

*Deux kilomètres plus loin, Charlemagne conduit son armée vers la frontière. Il est interpellé par ce qu'il prend tout d'abord pour des pleurs d'enfants. Mais l'écho du cor à travers la vallée rend l'appel de plus en plus pressant et l'empereur se décide à faire demi-tour pour se lancer au secours de son neveu. La fin n'est pas jolie. Quand Charlemagne se pointe en haut de la colline pour surprendre l'ennemi, il débouche sur un champ de bataille désert avec des corbeaux qui commencent déjà à picorer les yeux des mourants.*

*Roland est allongé contre le rocher, son cor encore étreint dans sa main droite. Charlemagne s'agenouille et pleure. L'empire venait de perdre son meilleur dauphin. Mais si Charlemagne pleure autant c'est aussi parce que son neveu n'est pas mort d'une flèche ou d'un coup d'épée. Ses veines ont pété à force d'avoir soufflé comme un damné. Il s'est étouffé dans son propre sang. Combien de temps Roland s'est essoufflé avant d'être entendu.*

*On dit que Charlemagne n'aurait pas écouté un de ses gardes prétendant entendre un son de cor et aurait ainsi perdu des minutes décisives. Il est aussi dit qu'il y avait un traître parmi ses proches conseillers et que ce dernier a plusieurs fois convaincu Charlemagne que ce n'était que des loups...*

Tyron fait une pause, presque essoufflé, et j'ai le sentiment que son esprit est ailleurs; survolant un contrefort de montagne et planant au-dessus d'étendards bariolés et de cavaliers silencieux.

*C'est une belle histoire, Tyron, mais qu'est-ce que cela à voir avec notre problème ? tente poliment Lydie.*

Tyron ne se démonte pas et enchaîne.

*L'Histoire, ce sont des mythes qui s'entrecroisent avec des événements qui ont vraiment eu lieu. C'est une bataille racontée par un berger de Palestine sous Septime Sévère et qui sera reprise par un garagiste de Jérusalem et racontée à son fils le soir pour l'endormir. Où est le réel et où est le mythe ? Est-ce que Roland est mort étouffé ou juste abattu d'une flèche dans le dos ? La fille du sultan existait-elle ou fallait-il un personnage féminin dans ce qui deviendra la chanson de Roland ?*

*Va au but, amigo, souffle Samuel.*

Tyron croise le regard de Samuel et acquiesce.

*Je crois qu'on est tous d'accord pour dire qu'il nous est arrivé de voir le malin dans le regard de qui vous savez. Je veux dire, même brièvement, peut-être juste un éclair, mais vous voyez ?*

Nous approuvons tous en même temps et je ressens un frisson passager qui nous fait vibrer tous les quatre à l'unisson.

*Elle avait un regard de mort, balance Samuel de but en blanc.*

On dévisage Samuel sans pouvoir interpréter le sens de sa remarque. Il examine son portable avec, lui aussi, son esprit qui paraît s'être affranchi de son enveloppe corporelle.

*C'était à Noël dernier. J'avais vu à la façon qu'elle avait de me regarder ouvrir mes cadeaux qu'elle attendait son moment. Plus j'ouvrais de paquets, plus je sentais sa présence derrière moi. Chaque nouveau cadeau c'était un peu comme mon estomac qui prenait un coup de plus, à tel point que j'ai préféré abréger et sortir respirer.*

*J'avais déjà du mal à trouver mon souffle avant même que je prenne ma dérouillée. Dehors, je me suis planqué dans le garage comme à mon habitude pour avoir la paix. Je me suis glissé par la lucarne qui ferme mal en prenant appui sur la branche du pommier des voisins.*

*Donc, je me retrouve avec la moitié du corps dans le garage quand je sens mes jambes aspirées vers l'arrière. Je peux renifler déjà son parfum Enrique Iglesias qui me donne la nausée. Ça fait quatre ans qu'elle a reçu ce débouche évier à Noël et je ne comprends pas comment il peut encore en rester au fond de sa bouteille.*

*Bref, je lui balance des coups de pieds tant que je peux. J'ai l'impression d'être un nageur de crawl en compétition. J'ai dû la heurter salement parce qu'à un moment je sens qu'elle lâche prise. Mais je ne suis pas assez rapide et elle me tire à elle tellement fort que je sors au deux tiers de la lucarne. Là, je panique et je cherche désespérément une prise qui me permettrait de résister.*

*Je repère un câble qui pendouille du plafond avec des fils de toutes les couleurs et je ne réfléchis pas plus longtemps. Ma main droite saisit le filin et là, je déguste...*

*J'avais oublié que mes mains étaient humides de la rosée qui recouvrait le rebord de la lucarne. Un sacré paquet de volts me traverse le corps. Je suis raide comme une bûche et mes cheveux ... Une vraie pub pour le gel l'Oréal.*

*Ca fait quel effet ? tente Tyron.*

*Samuel réfléchit et hausse les épaules.*

*Aucune idée. J'ai traversé un tunnel noir, et bing, je me réveille le cul sur la pelouse. Ma sœur me toise du haut de la branche du pommier des Brewster. Ses jambes se balancent tandis qu'elle crache une fumée infecte de son joint. J'avais mal au cul mais c'est surtout le bras droit qui a pris cher.*

*Samuel se masse inconsciemment le bras.*

*A l'époque je ne m'en suis pas rendu compte à cause de ma douleur au cul mais plus tard, j'ai compris que je devrai m'habituer à ces élancements au bras.*

*Lydie lui caresse discrètement la main et je surprends une vraie tendresse entre ces deux-là.*

*Ma sœur... poursuit Samuel*

*... Un filet de sang s'écoulait de ses lèvres mais il n'y avait pas que ça, de la mousse blanche aussi. Je crois que c'était de la bave. Je crois... je pense qu'elle bavait d'impatience de me faire payer ces coups de pieds.*

*Mais surtout, il y avait ce regard. Oui, un regard de mort. Ses yeux étaient vides. Vides comme ceux du chaton qu'avait noyé Khalid, tu te souviens ?*

*Lydie acquiesce en prenant soin de rallumer une clope. Elle continue.*

*Khalid le Paki, un vrai malade celui-là. Il nous dépassait d'une tête et il disait avoir cogné à mort un des clodos qui traînent dans le tunnel sous la 3<sup>ème</sup> avenue. Ce jour-là, il avait attrapé un chaton abandonné. Enfin, c'est ce qu'il disait mais on supposait tous qu'il l'avait enlevé à sa mère. Bref, il nous a obligés, Samuel, Carter et moi à l'accompagner en salle de biologie pour surveiller le couloir...*

Les gosses... lance le propriétaire du lieu en me faisant sursauter.

Basil a quitté son comptoir sans qu'on le remarque. La ficelle de son tablier graisseux s'est détachée dans son dos et c'est avec appréhension que je le sens me frôler à chacun de ses déhanchements.

*...Vous n'êtes pas des clients comme les autres. La loi s'applique deux fois pour vous. Vous ne pouvez pas fumer parce que c'est interdit et parce que vous êtes mineurs. Capito ?*

Lydie inhale une dernière bouffée et écrase sa clope sous son talon.

*Et tu ramasseras ça, princesse.*

L'ongle noirci de Basil pointe le sol comme s'il s'apprêtait à pousser le bouton rouge d'un DEFCON 1. Lydie lui présente un sourire charmeur qui me laisse un instant rêveur. Basil repart en maugréant quelque chose en grec et Lydie retrouve son air farouche.

Samuel semble pressé d'aller au bout de son histoire et reprend la main.

*...Carter patrouillait dans le couloir parce que c'était celui qui sifflait le mieux. Lydie et moi, on regardait Khalid remplir d'eau l'un des lavabos profonds du labo. Il avait à ses pieds une sorte de sac de sport en toile avec une bosse à l'intérieur qui lâchait des petits cris réguliers. Il a frappé de son pied la pauvre boule de poils et il a saisi le sac pour le faire tourner sur lui-même comme une toupie.*

*Carter, il jetait des regards terrorisés par les fenêtres du couloir. Mais je crois que c'est lui qui nous a évité d'assister au sac balancé contre le mur du labo. Il a dû s'y reprendre à trois fois avant de pouvoir siffloter une alerte. Khalid s'est empressé de jeter le sac sous le lavabo et s'est agenouillé contre la première rangée d'éviers. Carter a glissé sa bouille toute ronde par la porte pour nous annoncer une fausse frayeur. Maintenant, je sais qu'il voulait juste en finir au plus vite.*

*Khalid, lui, glisse son pouce sur sa gorge pour signifier à Carter qu'il le saignera comme un porc plus tard. Il se décide alors à saisir le chaton par le col et le suspend au-dessus de la flotte. La bestiole a ses quatre pattes braquées à l'horizontale comme des chopstiks et ses yeux... Deux billes noires affolées qui roulent de haut en bas dans leurs orbites. Je crois que Samuel a pété un plomb et gueulé pour que Khalid lâche sa proie. Mais bon, nous voir flipper, c'était son truc alors Samuel a juste beuglé dans le vide.*

Samuel ne prétend même plus pianoter sur son app. Il a seulement les yeux baissés sur ses deux mains croisées sur la braguette de son jean.

*Au moment où ses pattes effleurent l'eau, le chaton se met à paniquer et à gesticuler comme un type sous acide. Khalid prend son temps. Il s'en fout car il a enfilé un gant de jardinage pour se protéger des coups de griffes. Il s'arrête au niveau des moustaches du chaton et l'arrache du bain d'un seul coup. Pendant un moment, j'ai vraiment cru que ce putain de cauchemar était fini. Mais ce foutu Paki voulait juste filmer la scène et il me demande alors de récupérer son portable dans la poche de son jean.*

Samuel fait une pause comme pour faire le ménage dans sa tête et garder son calme.

*Ça craint, balance Tyron.*

Samuel inspire un coup et repose fermement ses mains à plat sur la table.

*Oui, ça craint salement. Tu ne peux pas savoir à quel point ça craint. Parce que le chaton maintenant, il a bien compris où tout cela allait finir. Il se tortille dans tous les sens et hisse et crache et gronde contre Khalid. Lydie filme ou plutôt fait semblant de le filmer en train de*

*plonger le chaton dans l'évier. Ça dure bien 1 minute avant que la dernière bulle ne remonte à la surface. Khalid reprend son portable et se rend compte que Lydie n'a rien filmé.*

*Il dépose le corps inerte du chaton sur une des tables et menace Lydie d'une sorte de viol collectif avec ses potes. Mais Khalid vient d'avoir son orgasme, il peut donc se permettre d'en rester au stade de la menace. Moi, tout ce que je vois, c'est les yeux de ce chaton qui sont vides, un vide aussi profond que l'espace.*

*C'était les yeux de ma sœur ce soir-là. Des yeux sans éclats, éteints, comme vidangés de toute humanité.*

Samuel se tait enfin.

*Mais c'est tout ? Je veux dire, il a pu s'en tirer comme ça ?* s'interroge Tyron.

Lydie et Samuel échangent un sourire fébrile. Elle sort un stick de son sac de cuir noir artistiquement défraîchi pour effleurer ses lèvres avec grâce. Samuel nous a conté une histoire sur les yeux de sa sœur mais moi je ne vois que les lèvres de Lydie. Elles étaient fines et sèches mais maintenant je les découvre ayant doublé de volume. C'est fou comme le visage de cette fille peut évoluer par touches successives. L'effluve de coco du stick vient chatouiller mes narines. Elle me fixe un instant avant de reprendre l'histoire de Samuel.

*Samuel et Carter ont décidé de m'escorter à la sortie du lycée tous les jours. Enfin, pour Carter, ça s'est résumé à trois vagues protections rapprochées avant qu'il nous lâche qu'il ne pouvait plus s'afficher avec nous. Bref, c'est comme ça qu'on s'est connus avec Samuel. Maintenant, pour Khalid, il a disparu des radars du jour au lendemain. Je crois que sa mère a déménagé. Mais, je n'ai pas été victime d'un 'gangbang' si c'est que vous voulez savoir.*

Alors que les rayons du soleil couchant m'éblouissent un instant, je constate que nous venons de passer plus de deux heures attablés. Basil est déjà en train de préparer les tables pour le service du soir. L'inconnu du bar a disparu.

*Tyron, désolé du détour...* lâche Lydie.

Tyron lui sourit et reprend le cours de son histoire sans broncher.

*Bien avant que Roland ne se fasse sauter les cordes vocales, il y avait déjà une présence du malin sur cette planète. C'était moins subtil qu'aujourd'hui. Pas d'avocats en costume gris à lunettes qui t'expliquent doctement sur un plateau télé que la liberté, c'est sacré et qu'interdire à un type de s'amuser avec un bébé, c'est contraire aux droits de l'Homme. Non, je parle d'une époque où les gens gardaient des chèvres et se mettaient sur la gueule pour un bout de terrain d'oliviers. Le malin avait peu d'occasions d'être discret.*

*C'est pour ça que tu retrouves autant de références dans les textes. Un jour, par exemple, c'est un seigneur de guerre assyrien qui coud des enfants avec du fil de fer et qui les fait rouler du haut d'une colline. Le type entretenait un brasier le soir d'où s'échappait de la fumée rouge. La fumée rendait fou ceux qui la respiraient. Leurs pupilles devenaient rouge vif et ils partaient en vrille totale, cisailant et décapitant tous ceux qui croisait leurs chemins. Le seigneur de guerre avait alors une armée de mort-vivants à disposition...*

*Mais ils n'étaient pas morts ?* demande Samuel en notre nom

*Pas morts mais clairement plus vivants. Est-ce que la fumée leur avait donné accès à l'au-delà ? Encore une fois, il faut déceler le vrai de la légende. Ce que je veux dire c'est que pour se protéger, les gosses d'il y a 2000 ans ont dû trouver une parade pour éviter de servir de boulet de canon...*

Tyron s'enfonce dans la banquette comme pour prendre un peu de distance avec ses propos.

*D'où vient ce mot ? Personne ne le sait vraiment. Ce qui est certain c'est qu'il apparaît dans les textes anciens au même moment que Jésus.*

*Crache la pilule, Tyron...*

Lydie s'impatiente depuis qu'elle ne peut plus fumer.

*Bractavaka.*

On observe Tyron en silence. Comme les autres, sans doute, je tente de décrypter la langue. De l'arménien peut être.

*Bractavaka, c'est avec ça que les enfants ont lutté contre les forces obscures. Il semble que les racines de ce mot remontent très loin et qu'il réveille une force invisible. Une sorte de rappel à l'ordre du grand créateur en quelque sorte, poursuit Tyron.*

Le silence qui suit souligne notre scepticisme. J'entends Lydie soupirer discrètement tandis que Samuel s'aventure sur Wikipedia sur son iPhone.

*Tu ne trouveras rien sur Wiki. A un moment donné, il faut fouiner dans les bibliothèques comme la Public Library, l'avertit Tyron.*

*Mais tu l'as testé au moins ? Sur ton beau-père par exemple ?* questionne Samuel

*Pas encore. Ça fait deux mois qu'il la met en veilleuse depuis que ma mère lui a imposé une cure sans alcool. Mais vous êtes libres de valider la démarche.*

Lydie se lève et s'étire les bras.

*Ouais, pour moi c'est mort. Comme vous le savez, ma mère n'a pas de pulsions morbides mais plutôt un encéphalogramme plat.*

*Je confirme,* poursuit Samuel en l'imitant.

Lydie enjambe Samuel dans une apesanteur gracieuse. Elle m'effleure la joue avec ses lèvres tandis qu'un effluve de coco chatouille mes narines. Pendant un instant, j'opère un reset de tous nos échanges autour de la table. Je tente de profiter encore un bref instant du contact de sa peau avec la mienne alors que Samuel prétend lui barrer la route.

Lydie coince le genou de Samuel jusqu'à lui arracher un cri de douleur. Elle s'extrait de la banquette et s'époussette les fesses. Tyron me ramène sur la terre ferme en me tapotant l'épaule. Il vient de rejoindre Lydie. Je me redresse et on se cogne le poing parce que nous sommes encore trop jeunes pour adopter une poignée de main traditionnelle.

*Jeudi, même endroit, même heure ?* lance Lydie.

*Jeudi, j'ai judo et normalement on fait du kart avec Guizmo...* bredouille Tyron.

Guizmo ou le type au physique ingrat qui râpe ses vestes Adidas contre le chauffage du fond de la classe... Il nous dépasse d'une tête et fait soi-disant du *kick boxing* mais bizarrement je l'ai toujours vu atone et au final plutôt sympa malgré sa dégaine de loser. Je sais qu'on avait prévu, avec Tyron, de lézarder devant sa Xbox One jeudi après-midi mais je vois bien aussi qu'il préfère occulter cette occupation peu glorieuse devant les autres. Il doit juger que le kart le rend plus fréquentable.

*Pour... moi... c'est, c'est bon,* je lance.

C'est ma première phrase complète depuis deux heures mais qui, malgré son retard, semble ravir Lydie.

*Super. Alors que Dieu nous garde.*

Elle nous tourne le dos et sort suivie de Samuel. Tyron jette un coup d'oeil à sa Patek que lui a refilé son grand-père.

*Merde et re-merde. Faut que je file. On a ce putain de dîner de famille avec mes grands-parents, ma sœur et tout le bordel.*

Il trotte vers la porte, s'immobilise, et se retourne alors vers moi.

*Salut David. Et merci pour jeudi après-midi.*

Il m'adresse un sourire hésitant et hausse les épaules. Je lui souris en retour et cela lui suffit pour repartir la conscience tranquille. Tyron s'inquiète de son retard aux festivités familiales mais j'aimerais bien partager le même type d'angoisse. Il va sans doute se taper un dîner royal livré par un traiteur de la 5<sup>ème</sup> avenue alors que je n'ai rien à attendre de ma mère dans ce domaine pour ce soir.

Alors que je franchis la double porte du bar en prenant soin de la pousser de l'épaule pour échapper aux traces et autres résidus suspects, une voix m'interpelle. Visiblement, elle connaît mon prénom et je me décide alors à lui faire face. Si ce n'est pas un clodo aviné ou une racaille, cela vaut bien quelques secondes de mon temps.

Je reconnais aussitôt le type du bar et je n'aime pas ça. Je préfère reprendre mon chemin et tracer ma route.

*David... Ne crains rien.*

Sa voix est claire, sans intonations suspectes. Je décèle pourtant une légère retenue comme si ses mots s'embouteillaient un peu au péage de sa bouche. Rien de notable mais cela est suffisant pour qu'un avaleur de mots comme moi s'en rende compte.

Il arrive à ma hauteur et s'arrime à mon pas.

*Je suis Terry Bright. Je m'occupe de jeunes comme toi qui cherchent à retrouver la parole. Non pas qu'on leur interdise de parler mais plutôt qu'ils n'osent plus l'ouvrir. Tu vois ce que je veux dire ?*

Je vois très bien ce qu'il me dit mais je préfère hausser les épaules.

*Tu vois alors ce que je veux dire sinon tu n'aurais pas haussé tes épaules, n'est-ce pas ? C'est bien pratique ce mouvement des épaules quand on n'est pas à l'aise avec les mots.*

*Je ne sais pas monsieur, laissez-moi tranquille.*

Je ne ralentis pas mais je tends l'oreille. Il y a le couple de Chinois qui tient l'épicerie plus haut et je sais que si ça sent le roussi je pourrais réclamer asile et protection. Je n'ai jamais rien acheté chez eux mais ils me connaissent de vue. Et avec eux, il ne faut pas jouer avec la loi. J'ai déjà aperçu un type bizarre qui tournait autour d'une gamine. La vendeuse chinoise a surgi avec son tablier et s'est mise à interpeller l'inconnu en chinois. Le mec devait la toiser de deux têtes mais il a instinctivement reculé devant les éructations de la furie.

*Tu gardes tes mots de peur de les écorcher. Résultat, c'est toi l'écorché vif.*

Combien de fois a-t-il dû sortir cette tirade ? Cependant, reconnaissons-lui le talent de dépeindre un état des lieux cohérent. Maintenant que nous sommes à quelques mètres de l'épicerie de Madame Hisang et de son radar à emmerdes, je ralentis le pas jusqu'à stopper pile poil devant l'étal de mangues et de citrons verts. Les fruits sont alignés dans une posture martiale. Leur peau est étincelante au point que je me suis demandé si la mère Hisang ne pulvérisait pas de l'anti-poussière avant d'astiquer à la peau de chamois sa marchandise.

L'inconnu s'immobilise devant moi avec un sourire désinvolte. Peut-être a-t-il compris comment je comptais protéger mes arrières.

*Tu as raison de te méfier. Un type qui aborde un gamin c'est forcément suspect. Et notre connaissance commune n'apprécierait pas...*

Son coup de menton en direction de madame Hisang m'envoie, paradoxalement, un signal positif. Il connaît le quartier et on le connaît. En l'observant plus en détail, je découvre un type plus très jeune, le visage sacrément buriné, avec des mèches de cheveux gras éparses. Son costume est une insulte au bon goût mais finalement cela me rassure. Un type qui travaille son apparence, c'est pour séduire. Des femmes ou autres.

*Comment vous, vous savez ? j'ose enfin.*

*Un élève qui s'est remis à parler après mes leçons m'a parlé de toi. Il est du même lycée mais avant que tu ne me demandes, je ne donne pas mes sources. C'est comme ça que je fais ma clientèle. Je n'ai pas les moyens de faire ma pub sur X Factor...*

Ses vanes sont nulles mais son clin d'œil est sincère.

*J'ai pas... j'ai p...p...*

Le stress que j'avais placé en cellule de confinement avec succès jusqu'à présent resurgit avec violence et altère toutes mes tentatives de maîtrise du verbe. L'inconnu appose alors sa paluche sur mon épaule et ce seul contact m'apaise aussitôt.

*Repousse tes mots d'où ils viennent.*

Il retire sa main de mon épaule et la plaque contre mon estomac.

*Apprend à respirer avec ton ventre, calmement et en comptant jusqu'à trois après chaque inspiration.*

Avec n'importe qui d'autre, j'aurais sûrement balancé ma jambe dans ses parties intimes, enfouies sous des toiles d'araignées, avant de prendre la fuite. Mais là, je me sentais incapable du moindre mouvement violent.

J'inspire une première fois et compte du bout des lèvres comme il le préconise. Il m'encourage à poursuivre et je remarque alors Madame Hisang accoudée sur son étal et observant la scène avec attention mais sans intention visible d'intervenir.

La main à plat de l'inconnu signale l'arrêt de l'exercice.

*Donc tu disais ?*

*J'ai, j'ai pas d'argent.*

*Tu me paieras quand tu pourras, quand tu auras un petit job d'été par exemple. Ce que tu...*

*J'ai pas d'argent, j'ai pas d'argent...* Je l'interromps avec la conviction d'un gamin qui n'a jamais effleuré un billet d'un dollar d'argent de poche de sa vie.

Et puis, je répète cette stupide phrase que j'ai déclinée sans bafouillage, pour m'assurer que ce n'était pas un heureux hasard et surtout parce que je n'ose réitérer l'exercice avec d'autres mots.

*Oui, mais tu as la force de maîtriser tes mots, comme maintenant, souligne-t-il avec justesse.*

C'est la première fois qu'on m'affuble d'un pouvoir, limité certes mais réel. J'ai tellement pris l'habitude d'intégrer les sous-entendus sur mon infirmité que j'en reste sans voix. Pour une fois, je suis coi par absence de mots et non par angoisse d'une syntaxe malheureuse. L'inconnu sort une carte de visite chiffonnée de la poche intérieure de sa veste mal taillée et me la fourre dans la main.

*Les classes... les sessions ont lieu tous les mercredis à 15 heures au Regis Hall. C'est à deux minutes d'ici.*

J'acquiesce en fixant la carte de visite mais mon esprit est ailleurs. Quand je me décide à relever la tête, l'inconnu me tourne déjà le dos et disparaît derrière une blonde peroxydée affichant aisément les 130 kilos sur la balance. Madame Hisang me lance un regard vide avant d'engueuler une cliente qui tâte et renifle ses avocats.

### **18h35, Carrefour Canal et Baxter Street Point de vue de Samuel, dit '4 yeux'**

En sortant de *Dunkin Donut*, je glisse 3 choccos glacés dans la besace de Lydie.

*Samuel, j'en veux pas.*

*Et tu vas manger quoi ce soir ? L'huile de foie de morue que ta mère conserve dans son frigo ?*

On marche un moment en silence.

*Tyron, il devrait écrire des scénarios pour éviter de trop parler mais il est fiable. David, je sais pas trop. T'es sûre qu'il bégaye ?* je pense à voix haute.

Lydie m'assène un regard qui n'incite pas au débat. Je la soupçonne d'en pincer pour lui. Les mecs silencieux, c'est mystérieux et ça plaît aux filles. Ça me rend un peu triste même si je sais qu'entre Lydie et moi, c'est avant tout une amitié, intense mais néanmoins juste une amitié. Une sorte d'association dont on ne connaît pas l'objectif mais dont on perçoit l'urgence. Bref, pour Lydie, c'est surtout pas de l'amour.

*Tyron parle peut-être beaucoup mais toi, tu es resté silencieux sur ce que tu sais, réplique-t-elle sèchement.*

Je savais qu'elle mettrait cela sur le tapis. En un sens, je la comprends.

*Je pensais que c'était trop tôt. Je suis comme Tyron, j'ai besoin de valider ça avec une... victime.*

*Arrête ton cinéma putain. T'as raconté ton histoire avec ta sœur parce que t'as pas pu t'en empêcher mais t'as oublié le meilleur. Qu'est-ce que tu veux que ça leur fasse qu'elle t'ait attrapé par les pieds pour déposer délicatement ses 65 kilos sur ton pif. On n'est pas là pour faire des après-midi goûters. Samuel, tu dois l'affronter encore une fois pour savoir...*

Je ne dis rien parce que je sais qu'elle a raison. Si j'ai attendu c'est que je crois craindre autant ce nouveau pouvoir qui s'écoule dans mes veines que les coups de ma sœur. Nous voilà plantés devant la station de la 9th Street. J'ai repoussé ce moment deux fois avec des prétextes qui ne trompaient personne et surtout pas Lydie. Mais je ne peux plus reculer. Elle est devant moi et elle disparaîtra de ma vie si je renonce une fois encore à vérifier cette 'chose' qui grandit en moi. Putain, j'aimerais tant trouver un autre mot. Ca me rappelle le film d'horreur du même nom qui se passe dans une station de l'Arctique.

On grimpe de justesse dans la rame qui nous emporte quasiment en bout de ligne, 11 stations plus loin. J'entame un pole dance statique en rythme avec le wagon, la main fermement agrippée sur la barre métallique. Je la saisis toujours le plus bas possible en espérant éviter les milliers de germes déposés par les passagers. Il y a trois cent mètres de voie où le métro se tortille comme le train fantôme de Disneyland avant de reprendre une circulation linéaire. A ce



moment-là, je préfère prendre appui sur la barre avec mon épaule et garder ma main dans un environnement moins suspect comme ma poche.

Je pense avoir la paix pendant le trajet à cause du vacarme de la rame mais Lydie passe outre les gémissements du train et ses cris hystériques pour me hurler à la figure.

*Ce soir, tu dois savoir.*

J'acquiesce sans grande conviction, les yeux fuyants vers l'univers imprévisible des lacets de mes chaussures. Sa main agrippe mon poignet.

*Si elle ne te cherche pas, tu lui bottes le cul et tu l'envoies valser !*

La rame vient de s'immobiliser et Lydie vient de beugler dans un quasi silence. Une femme noire avec son gamin dans les bras préfère contourner Lydie avant de sortir. Elle se terre alors dans un mutisme presque gênant jusqu'à sa station. Avant de quitter la rame, elle m'embrasse sur la joue comme pour sceller mon entreprise de ce soir. Lydie n'accorde ses baisers qu'au compte-goutte.

Il fait nuit noire quand je déboule sur la 86<sup>ème</sup> rue. J'ai envie de faire un détour au Seven Eleven pour attraper un Doctor Pepper et fureter au rayon comics. Mais la présence invisible de Lydie me rappelle à l'ordre. Elle ne me pardonnerait jamais de repousser encore mon ultime confrontation avec ma sœur.

J'observe les néons du supermarché qui sont autant d'invitations à l'évasion mais je poursuis finalement mon chemin jusqu'au porche de la maison. A la lumière blafarde du Seven Eleven répond la lumière tamisée et rosâtre de la chambre de ma sœur. Ses ampoules roses qu'elle achète par lots de 20 sur Amazon me donnent la nausée.

Mon père étend, comme à son habitude, ses jambes sur la table basse du salon, en appui contre l'un des coussins du canapé. C'est son heure, celle d'une redif de sa sitcom préférée *Mon oncle Charlie* qui lui vide le cerveau tandis que ma mère fait tourner le micro-ondes en sirotant discrètement son verre de Pinot blanc journalier. C'est sa manière à elle de se vider la tête. Je préfère grimper l'escalier sans m'annoncer, en prenant soin d'éviter la septième marche qui gémit dès qu'on l'effleure.

Une tâche rose déborde de la porte de ma sœur comme une flaque d'urine de pélican. Je reste un moment devant sa porte, incapable d'attraper la poignée. Les rythmes de Shakira s'évadent eux-aussi de sa chambre et m'encouragent à prendre l'initiative. Avec son casque sur les oreilles, je gagne quelques secondes de surprise.

### ***21h07, Coney Island Point de vue de Lydie, dite 'la fille'***

Je rase le mur que la bande de portoricains a encore tagué. C'est moche mais ça s'explique par le fait qu'ils sont loin d'être des artistes. Ils ont recouvert la fresque d'un inconnu qui avait une certaine allure par leur nom de gang *Baritos Crowd*. En général, ils traînent à quatre ou cinq devant les portes en acier défoncées de mon immeuble.

S'ils me repèrent sous l'un des lampadaires encore en marche, ils me sifflent et m'interpellent avec leur accent à la Scarface. Mais, quelquefois, quand ils ont avalé trop de bière, ils peuvent devenir collants. J'en repère deux à la lueur de leurs joints mais ils me tournent le dos et discutent suffisamment fort pour ne pas m'entendre pousser la porte bosselée du hall.

L'ascenseur a été réparé hier mais je refuse de risquer ma peau dans cette cage d'acier puante qui a failli servir de cercueil à madame Evrez. La pauvre dame s'est retrouvée bloquée entre deux étages un dimanche matin en plein mois de juillet. Et ici, c'est pire que l'espace. Personne ne vous entend hurler, tambouriner et mourir. Et même si on vous entend, tout le monde s'en fout.

C'est le chat de madame Evrez miaulant à la mort qui a donné l'alarme. Mais le temps qu'on la récupère, la déshydratation avait fait son œuvre et elle est morte le lendemain au Bellevue Hospital. Je suis convaincue que cet ascenseur est possédé comme dans ce vieux film des années 80 où un ascenseur prend vie et décapite ses occupants.

Je dis ça mais je ne me plains pas non plus. Nous sommes au quatrième d'un immeuble de 18 étages. Cette tour existe depuis bien avant ma naissance, de l'époque où ma mère était encore belle et se baladait sur la jetée avec mon père le dimanche. Il portait une moustache improbable et des cols de chemise ouverts jusqu'au nombril.

En 2007, ma mère avait fêté son expulsion en m'offrant un menu Happy Meal et un tour de manège sur le carillon de la jetée. La mairie lui octroyait 60 000 dollars d'indemnités et un logement gratuit pendant un an. C'était la dernière soirée normale que j'ai passée avec elle. Avant, elle laissait le frigo vide avec quelques fruits pourris et du beurre rance. Mais je mettais ça sur le compte de la déprime qui l'avait envahie depuis que mon père était parti. Elle pouvait passer ainsi des heures en peignoir devant son balcon.

Mais en 2008, le pays a connu une sale crise dont les enjeux m'ont un peu échappé. Tout ce que je sais c'est que plein de voisins se sont fait expulsés par les banques et que le groupe immobilier qui devait construire une tour en verre avec une piscine sur le toit a fait faillite et les 60 000 dollars avec.

De passive, ma mère est devenue franchement active à mon rencontre. Elle achetait juste de quoi se nourrir elle, et ne se gênait pas pour bouffer devant moi. Le premier mois, j'ai perdu 7 kilos et 7 kilos sur 43, ça se remarque. J'ai vite compris que je pouvais terminer comme madame Evrez si je ne prenais pas des mesures rapides et radicales.

Madame Atkins m'a sauvée sans le savoir. A 87 ans, cette ancienne pin-up de magazine des années 50, traînait de plus en plus la patte pour sortir faire ses courses chez l'épicier du coin. Elle mettait bien un quart d'heure pour descendre les 5 étages et sans doute le double pour les monter. Ça m'a pris trois semaines pour qu'elle me considère comme une amie. Dans notre quartier, on est méfiants et on ne donne pas sa confiance comme ça.

Malgré son âge, elle gardait encore une certaine prestance avec son manteau à col de fourrure.

*De la vraie fourrure, Lydie, mais ne le répète pas, c'est très mal vu aujourd'hui...* m'a-t-elle lancé sur le ton de la confiance plusieurs fois.

Les premiers jours, je l'ai aidée avec sa poussette tout en lui subtilisant quelques fruits et des barres Kinder qu'elle achetait par lots de trois. Ensuite, je l'ai aidée à lire les étiquettes et je crois que ma seule présence lui devenait indispensable. Elle parlait beaucoup, de ses trois maris et de sa liaison cachée avec JF Kennedy un jour d'été 1962. Pendant qu'elle me parlait, je piochais ses produits en double et arrivées à la caisse, je prenais soin de lui demander sa carte pour régler. Je savais qu'elle était presque incapable de taper son code même avec ses lunettes à double foyer.

Est-ce qu'elle remarqua mon manège avec le temps ? Peut-être. Certains de ses regards m'ont rendu encline à penser qu'elle n'était pas dupe. Mais peut-être aussi qu'elle n'y voyait que du feu et que, de mon côté, je découvrais simplement une personnalité attachante.

Grâce à Madame Atkins, j'ai repris 5 kilos et ma mère n'a pas manqué de le remarquer. Incapable qu'elle était de tarir ma source d'approvisionnement, elle inventa un nouveau jeu qui me rendit très triste. Elle ferma mes volets avec un cadenas et changea mes rideaux pour des trucs moches, épais et opaques. Son truc, c'était de me garder dans le noir pendant plusieurs jours pour ensuite me lâcher dans la rue en plein jour, en espérant sans doute que je perde tous mes repères et que je devienne terrifiée à l'idée de mettre un pied dehors.

Ma mère est tordue mais elle est aussi terriblement malchanceuse. La malchance des pauvres aurait dit Samuel, celle qui s'acharne sur ceux qui en auraient le plus besoin. Elle a voulu faire de moi un zombie qu'elle aurait contrôlé et j'aurais été ainsi la seule chose qu'elle aurait pu prétendre contrôler d'ailleurs.

Prétendre que ce qu'elle a développé en moi lui échappe totalement n'a plus vraiment de sens. Ma mère est devenue une étrangère, non, une victime. C'est elle qui m'appartient et c'est moi qui décide de son sort. Sait-elle que j'ai droit de vie et de mort sur sa personne et qu'un soir de décembre, alors que les plombs avaient sauté, j'ai failli mettre un terme à sa misérable vie ?

*Catwoman...*

Voilà comment Samuel me baptise tout en sachant que cela m'agace au plus haut point. Catwoman, c'est du cinéma et du mauvais en plus. Moi, je suis Darkdraft, le courant d'air nocturne. En trois mois de réclusion dans les ténèbres de ma chambre, mes sens ont mué pour avantager mon ouïe et mon odorat mais surtout pour donner vie à quelque chose de neuf, quelque chose qu'il m'a fallu des semaines à apprivoiser.

Le premier jour, j'entendais ma mère ronfler dans sa chambre, puis j'ai décelé les voix des branleurs qui squattent le hall de l'immeuble. Deux jours plus tard, je pouvais deviner le type d'alcool qu'elle avait siphonné. A la fin de la semaine, j'ai ressenti une forte fièvre qui m'a clouée au lit pendant trois jours.

Je voyais les murs autour de moi valser, puis s'abattre pour découvrir l'envers du décor de ma chambre. Secoué par des tremblements incontrôlables, mon délire s'apparentait à celui d'un toxico en manque. Alors que je tentais de garder un équilibre précaire en agrippant le dossier de mon lit, j'ai aperçu ma mère errer comme une morte vivante, inconsciente de la cigarette collée à sa lèvre inférieure. Bref, je ne divaguais pas.

La fièvre a diminué et je me suis sentie aussi neuve qu'un bébé avalant sa première bouffée d'oxygène. Instinctivement, j'ai porté mon bras vers le mur. Ma main s'est posée à plat contre mon poster de *Lost in translation* et une sorte de filtre transparent a recouvert la cloison. Je voyais distinctement le salon de ma mère jusqu'à déceler le nuage de fumée flottant au-dessus de la télé.

Pendant quelques secondes, j'ai bien cru pouvoir traverser le mur et des images se sont bousculées dans mon esprit. J'étais peut-être capable de beaucoup plus. Mais le pouvoir est malin. Il fait table rase de toutes vos convictions sans proposer une quelconque alternative. Il est juste là. C'est à vous d'en faire un allié ou un intrus. Je crois que si j'avais eu des parents normaux distillant le minimum d'amour nécessaire, j'aurais vécu cette soudaine révélation comme un virus de l'espace dont il m'aurait fallu me libérer au plus vite. Mais, franchement, dans mon état, qu'est-ce que j'ai à perdre ? C'est une bénédiction.

Le lendemain, j'ai décidé qu'il était temps de reprendre les cours. J'ai confiné mes mains dans les poches de ma gabardine en skai noire pour prévenir mon impatience. Dans le hall, j'ai avancé comme une princesse sur un tapis rouge, bien au milieu de l'allée centrale, protégée par ce que je prenais pour un halo d'impunité. Cela ne m'a pas empêchée de prendre un coup d'épaule par l'un des abrutis de la bande de McHellys.

Les sœurs Ashton, qui caquetaient devant les vestiaires en me suivant du coin de l'œil, ont lâché un rire aussi bête que sonore. J'ai alors réalisé que traverser du regard les parois ne changeait pas vraiment mon quotidien. Ce fut la leçon de mon nouveau pouvoir; seul il n'est rien. Mais associé à d'autres pouvoirs il est la plus formidable machine de guerre.

J'ai attendu l'intercours de l'après-midi pour suivre les sœurs Ashton, et l'autre conne dont je n'ai jamais pu retenir le nom. Les sœurs auraient pu faire partie de l'équipe de cheerleaders dans un lycée du Kansas mais à New York, elles ne sont que des mannequins de catalogue de vente à distance. C'est déjà assez pour que je les haïsse.

Elles ont quelques têtes de Turc qu'elles ridiculisent à tour de rôle, sous la protection de leurs copains respectifs de l'équipe de basket. J'ai le privilège d'être leur pire cauchemar vestimentaire mais mon statut hors normes me permet d'échapper à leur vendetta. On ne s'acharne pas sur ce qu'on ne connaît pas. Je suis donc un repoussoir et cela me convient parfaitement.

A trois heures, le groupe de pouffes se retrouve donc aux toilettes du premier étage. Kelly Ashton s'enferme dans la première cabine tandis que sa sœur occupe la seconde, celle dont la porte présente un vagin sacrément poilu et une adresse ambiguë '*Eat me or beat it*'.

Je n'ai pas avalé quoique ce soit depuis la fin de ma fièvre, il y a plus de 48 heures. Ça peut paraître énorme à certains, mais pour moi c'est très loin de mon record personnel, 8 jours. Néanmoins, je connais suffisamment mon organisme pour savoir que, passé 48 heures, une sorte d'extase s'empare de moi. Mon corps se dédouble et mon cerveau se déconnecte comme sous l'effet d'un Quaalude.

Une fois dans les toilettes, j'éteins la lumière. C'est dans la pénombre que je suis au maximum de mon potentiel. Ça gueule et ça rigole nerveusement autour de mon périmètre mais leurs voix sont lointaines et rebondissent contre moi pour se perdre dans des recoins suintants. Ma main droite glisse contre la deuxième cabine des toilettes et les parois disparaissent comme prévu. Je suis la seule à distinguer la soeur de Kelly en train de se rouler un joint qu'elle laisse échapper de ses doigts en jurant.

*Putain de dieu, quelqu'un peut rallumer cette putain de lumière ? On paye assez cher pour ça ! Beth, allume bordel !*

Mais Beth, la copine des sœurs Ashton n'est d'aucun secours. A quatre pattes, elle tente de retrouver son briquet et se cogne contre l'un des lavabos. Le son sourd et son juron me font sourire. J'effleure la dernière cabine de ma main. Sarah Ashton n'a rien dit jusqu'à présent. Son silence m'intrigue. Elle, dont la playlist d'insultes pourrait se vendre sans problème sur Itunes.

Le spectacle qui s'offre à moi est sidérant. Je m'attendais un peu à tout mais pas à ça. Sarah Ashton a le cul posé contre la chasse d'eau et ses jambes en appui contre la cuvette. Sa tête penchée en arrière présente les stigmates d'une fille en pleine découverte des potentialités de son corps. Sa main droite disparaît au deux tiers dans son vagin tandis que sa main gauche maintient le rythme et agrippe maladroitement le rouleau de papier toilette.

L'effet de surprise est tel que je reste la bouche béante pendant de longues secondes. La lumière revient brutalement et ramène tout le monde à terre. L'effet est violent et m'arrache un cri. J'ai l'impression d'avoir eu mes lunettes de protection arrachées dans un solarium. Les deux sœurs surgissent en même temps de leur cage et n'ont pas le temps de remarquer ma posture de lapin surpris par les phares d'un bolide. Elles s'extirpent des cabines et je me retrouve toute seule alors que l'odeur de shit s'échappe des toilettes de l'une et qu'un effluve de honte s'extrait de la seconde.

Seule peut-être mais foutrement heureuse. Et j'en ris, puis, j'en pleure de joie.

### **7h15, Brooklyn Point de vue de David, dit 'the mute'**

Ma mère a été aux abonnés absents toute la nuit et c'est moi qui n'ai pas fermé l'œil. C'est la meilleure. J'allume et j'éteins ma torche de camping contre ma fenêtre comme pour signaler ma détresse en morse. Est-ce normal de laisser un enfant de 11 ans seul ? On n'en est plus vraiment là avec madame ma mère mais une première reste une première et j'encaisse lourdement.

Mon esprit, sans doute fatigué de remuer toute cette merde, se concentre alors sur ma rencontre surprise d'hier. J'ai refoulé ce moment où j'aurai à me prononcer sur la pertinence de

rendre une petite visite à notre marabout des cordes vocales. Dans l'escarcelle du *pour* il y a cette possibilité, même infime, d'accorder du crédit à ses dires et d'imaginer une libération anticipée de mon handicap. Mais le contre présente son lot d'arguments.

C'est un total inconnu, un type qui m'a attendu à la sortie du Deli, un individu dont l'apparence ne joue pas en sa faveur. Oui, mais il a réussi à prendre le contrôle de ton corps, un truc que tu n'as pas réussi à faire depuis que tu as commencé à parler. Ok, mais sa tête est bizarre et son regard est sombre comme la peau d'un réfugié somalien. Est-ce que tu veux vraiment te retrouver seul face à lui ?

C'est mercredi et comme tous les jours, j'ai l'après-midi de libre. Mes pieds se décident à fouler la moquette entrée de gamme et râpée que ma mère a fait poser dans tout l'appartement. Au début, c'était une expérience extatique offrant un sentiment de flottement et de caresse sous la plante des pieds. Ensuite, les choses se sont dégradées. Malgré la règle imposée par ma mère concernant le déchaussage impératif sur le palier, l'épaisseur de la moquette a semblé s'amenuiser avec le temps.

A certains endroits, là où la pression était plus forte comme dans le couloir, ce qui était volume et souplesse est devenu plat et râpeux. Ma mère a pourtant tenté un raffermissement en passant une éponge imbibée de liquide rénovateur mais à part récupérer des touffes de cheveux et de poils, elle n'a réussi qu'à se casser le dos et à se mettre en pétard.

Je rase le mur devant la porte de sa chambre. Normalement, elle s'endort avec la porte entrouverte, l'esprit embrumé dans des nappes d'alcool, dans la crainte de ne pas entendre l'alarme. Je tourne lentement la poignée et pointe le bout de mon nez à l'intérieur. Le lit est défait et le duvet arrangé de telle manière qu'on a l'impression qu'un nain roupille dessous. L'odeur de tabac froid et de sueur âcre me fait reculer et refermer la porte lentement comme si j'avais peur de réveiller son fantôme.

Je pénètre dans la cuisine avec la sensation de découvrir pour la première fois cet endroit. Le ronronnement du vieux frigo prend une toute autre dimension maintenant que la radio de ma mère n'est pas là pour couvrir son vibrato. J'ai déjà occupé l'espace de la cuisine seul quand ma mère partait pour ses diners de célibataires mais ce matin c'est différent. Je dois me préparer des œufs brouillés et des toasts si je compte garder mon menu habituel. J'ai le sentiment d'avoir pris 10 ans en lâchant un morceau de beurre dans la poêle. C'est donc ça, être adulte, et se préparer sa tambouille tous les matins ?

Mes œufs sont trop liquides et mes toasts cramés. Ça devrait être l'inverse. Mais comment surveiller le toaster et la poêle en même temps ? Ces trucs mutent en un temps record. Etrangement, j'ai alors une nouvelle estime pour ma mère et sa gestion de mes petits déjeuners. Mon Samsung se met à sauter sur la table en formica et je lâche un cri de surprise. Lydie vient de me balancer un message sur Whatsapp qui se résume à *Ça va ?*

Je me demande quoi répondre. Est-ce une tentative d'établir une sorte de communication privilégiée entre nous ? Ou alors veut-elle juste sincèrement savoir comment je vais ? J'avale une fourchette d'œufs froids avant de me décider à répondre.

*Ça va. Maman absente. Je suis le boss ce matin...*

*Super, tu as choisis ta cravate :)*

*Faut que je choisisse la chemise d'abord*

*On se retrouve chez Basil, 5 heures?*

*Oui, avec les autres ?*

*Oui, on est un groupe maintenant, enfin je crois...*

*Bien sûr. Un groupe avec des super héros et des super zéros*

*Pourquoi tu dis ça ? On est tous uniques*

*Moi je sais pas. Je me sens pas unique.*

*Si tu n'étais pas unique tu serais pas dans notre groupe, capito ?*

*Oui :)*

J'observe son dernier message en espérant qu'on en reste là parce que je savoure sa dernière remarque.

### **07h45 / Park Avenue Grand Central / Appartement de la mère de Troy Point de vue de Troy, dit 'l'élégant'**

J'ai mal au ventre. Moma, ma grand-mère, s'est pointée avec des Quality Street et j'ai fait honneur au groupe Nestlé. Autrefois, elle se faisait un devoir de nous envahir avec des Rugelachs qu'elle nous vendait comme la pâtisserie de la résistance du ghetto de Varsovie. Le jour où elle a compris qu'une boîte de Quality Street à 8\$ lui permettait d'éviter de passer trois heures dans sa cuisine et de sur-jouer un rôle de rescapée juive, elle mit un terme définitif aux racines gastronomico-identitaires de la famille.

Mais cette crampe au ventre n'est sans doute pas due uniquement aux pralines faussement britanniques de Moma. Mon beau-père s'est révélé particulièrement en forme hier soir. Visiblement, il avait décidé de briser l'accord qui le liait à ma mère en opérant un ravitaillement alcoolisé au pub de la 3<sup>ème</sup> rue. Sur le moment, cela m'a plutôt fait marrer car j'entrevois l'issue de cette infraction avec délectation. Mon bouffon de beau-père quitterait l'appartement le lendemain matin en traînant derrière lui sa valise Vuitton à roulettes.

Oui mais non. Je n'ai pas encore d'explication concernant sa présence ici ce matin mais ce dont je suis sûr c'est que cette enflure a pris de l'assurance. Hier soir, emporté par une cuite massive, le pauvre type a animé la soirée de vannes foireuses et d'éclats de voix insupportables. Enfin, insupportables pas pour tout le monde. Ma grand-mère est partie dans des fous rires incontrôlables, de ceux où elle sautille fébrilement sur son cul en laissant échapper des *hichichic* nerveux.

On peut considérer mon beau père comme le pire déchet pervers mais on doit lui reconnaître une capacité d'adaptation hors normes. Finalement, cela conforte mon idée que les salauds seront les derniers survivants d'une apocalypse nucléaire.

Mes grands-parents sont partis sur les coups de minuit, cahin caha, l'estomac lourd et l'esprit imbibé de vapeurs d'alcool. Moi, j'étais au lit depuis une bonne heure mais incapable de fermer l'œil. Les clameurs de mon beau père et la toux grasse de mon grand-père dont l'arrêt de la pipe lui faisait rendre des glaires chaque jour, assuraient un fond sonore à plus 80 décibels.

Une fois les plus de 60 ans expédiés hors de l'appartement, ma mère a piloté le ménage de Pasquale, notre femme à tout faire, comme un officier haranguant ses troupes. Pasquale ne s'est pas laissée faire et le ton est vite monté. Mais comme d'habitude, c'est ma mère qui a cédé en retournant dans sa chambre exaspérée.

Là, je tentais de repérer mon beau père en restant à l'affût du moindre bruit. Pourtant, à part les bruits de vaisselle et la douce rengaine espagnole de Pasquale, rien n'indiquait sa présence. J'ai eu le vague espoir qu'il se soit affalé sur le sofa à cinq places du salon, le bras droit ballant effleurant la moquette et le visage enfoui dans un des coussins brodés français.

Mais la poignée de ma chambre a tourné lentement et mon cœur s'est mis à battre aussi vite que quand Jessy avait rapproché ses lèvres des miennes au bal de fin d'année. Il est apparu dans l'entrebâillement de la porte, les paupières à demi closes, la chemise froissée et pendante hors du pantalon. Je pouvais sentir son haleine de campeur et cette infamie de trop a fait céder la digue de ma vessie. J'ai inondé mes jambes et mon drap de ma pisse chaude et âcre.

Peut-être que mon corps tentait un ultime baroud d'honneur en protégeant mon espace comme on s'asperge d'un spray anti-moustiques.

Mais il en fallait plus pour démotiver ce vampire assoiffé d'énergie maléfique. Il s'est rapproché de mon lit en l'espace de trois enjambées et a plaqué sa main contre ma bouche. L'odeur était épouvantable, un mélange de sueur, d'alcool vaguement mentholé et d'aliments en voie de digestion comme ce poulet à l'ail, spécialité de Pasquale. J'ai eu envie de vomir très vite, en particulier à cause de l'odeur de ma propre urine que je n'aurais jamais soupçonnée d'être aussi acide.

Tout en gardant sa main gauche sur ma bouche, il a glissé sa main droite sur mes cheveux et a opéré un glissement progressif vers ma joue et mon épaule. J'étais aussi tétanisé qu'un type dans le coma. Il atteignait maintenant une zone que j'étais seul autorisé à visiter et tous mes muscles se sont alors contractés. J'ai croisé les jambes et fermé mes poings, prêt à balancer un crochet que j'aurais sûrement eu à regretter par la suite.

Ce qui est alors sorti de ma bouche est remonté de mes entrailles sans prévenir.

*Bractvaka...*

La main de cet enfoiré s'est figée au niveau de ma hanche. J'ai vu ses yeux plisser et tout son corps hésiter. Ça moulinait sec dans sa tête et j'ai eu le sentiment que des forces ennemies se jaugeaient à la frontière de l'affrontement. Y aller ou pas ? Mon beau père hésitait autant qu'Obama avant une frappe aérienne.

Dans la chambre, une vapeur noire inodore a surgi du sol. Des cris lointains et une brise glaciale se sont joints à cette apparition, comme dans un film en 4D. Mon beau-père a reculé instinctivement tout en ne lâchant pas prise. Les hurlements se sont faits plus proches, mêlés à des piétinements de chevaux et des claquements semblables à des lacérations.

Le nuage noir a envahi toute la chambre et j'ai pu me libérer de son emprise. J'ai relevé mon drap jusqu'au nez, déconcertante protection pour quelqu'un qui pensait avoir ouvert une brèche sur l'enfer. Les clameurs ont pris la forme d'hommes nus se tortillant pour soulager leur peau rôtie par les effluves de chaleur crachés par une lave incandescente. Je n'éprouvais aucune nécessité de fermer les yeux car je pressentais que ce spectacle s'adressait à quelqu'un d'autre.

Mon beau-père s'est redressé et a reculé d'un pas tremblant.

*Arrête ça !*

Je n'ai pas fait attention à son index pointé vers moi et à l'urgence de son commandement. J'observais ce spectacle comme quelqu'un qui aurait payé sa place. J'ai repéré au moins deux femmes dans cet amas de corps en souffrance. Leurs visages en furie exprimaient sans doute leurs refus d'être à leur tour le jouet d'une torture qu'il avait infligée à d'autres.

Surplombant ce gouffre enflammé, s'est matérialisée une sorte de passerelle de pierre aussi longue que le pont du Golden Gate. Un cheval au galop s'est élancé au loin surmonté d'un cavalier noir indistinct. Les plaintes ont redoublé de puissance.

Le cavalier a fait fi de la distance en avalant les 500 mètres en quelques secondes. Ses sabots effleuraient le sol, éjectant des étincelles à chaque contact avec la passerelle. Il ne galopait pas mais planait après chacune de ses poussées. Ce n'est pas vers moi qu'il filait mais bien en direction de mon beau-père. Ce que j'avais pris pour de la couleur noire se révéla être des particules de suie s'envolant à mesure qu'il se rapprochait de nous. Elles dissimulaient une armure d'un gris étincelant, sorte d'exosquelette harnaché sur le cavalier. Et le cavalier m'a souri. Avec le recul, je suis bien incapable de dire à quoi il ressemblait mais je suis sûr d'une chose, c'est qu'il m'a souri.

Je devine que mon beau-père n'a pas partagé la même vision. Sinon, il n'aurait pas rampé vers la porte de ma chambre en pleurant. Il a tâtonné avant de pouvoir tourner la poignée de la porte et s'extirper de ce cauchemar. Le cavalier avait la main tendue, prête à le saisir par le col, avant que mon beau père ne referme la porte derrière lui. La fumée ne s'est pas dissipée et le cavalier n'a pas tourné bride en me lançant un au-revoir. Non, tout s'est terminé d'un coup comme sous l'injonction d'un claquement de doigt.

J'ai craint que mon beau-père ne reprenne ses esprits et surmonte sa peur mais la voix stridente de ma mère a surgi des entrailles de l'appartement. Elle ordonna le retour illico de mon beau-père dans ses quartiers. Jamais je ne l'ai autant aimée qu'à cet instant. Si elle avait su à quel point son timing était bon et que la menace d'un appel 911 n'aurait pas été plus efficace.

Épuisé et groggy, j'ai senti mon corps m'abandonner. Un spasme nerveux a précédé mon absence; celle que maman surnomme pudiquement 'éclair de génie'. Dans notre milieu, on ne nomme pas les choses néfastes par crainte de susciter de violentes réactions inappropriées. Alors mes flashes sont devenus de simples malédictions d'enfant surdoué. Et maman a fini par y croire elle-même.

D'où viennent-ils ? Même le docteur Epeistein, spécialiste mondial des maladies des nerfs préfère garder ses conclusions pour plus tard.

*Tyron, est-ce que tu vois des choses ou entends des choses pendant ces flashes ?* m'avait-il demandé durant notre deuxième rendez-vous.

J'ai réfléchi deux secondes et j'ai secoué la tête. Moi, c'est sa barbe immense qui me faisait voir des choses dans mon esprit. Je l'imaginai ainsi trottant derrière Gimli, essoufflé et suant à grosses gouttes.

Maman, le docteur Epeistein et moi, on s'est retrouvés dans son bureau du 54ème étage de la tour Helmsley. Ils étaient assis devant moi, lui dans son immense blouse blanche avec ses poils grisonnants lui chatouillant le stéthoscope, et elle, ses deux jambes nerveusement croisées dans cette posture angoissée qui lui sied si bien.

*Tyron, tous les examens sont formels. Tu ne souffres d'aucune lésion. Je dois même avouer que tu pourrais faire un très bon soldat. Peut-être un ou deux kilos superflus...*

Le professeur Epeistein avait dû se rendre compte que ma mère signait des chèques sans broncher et balaya aussitôt l'air avec sa paluche comme pour faire disparaître ses derniers mots.

*La médecine, quelquefois, n'explique pas tout. Tu as ces moments d'absences un peu comme les gens qui s'endorment sans prévenir...*

*Les narcoleptiques ?*

*Exactement,* confirma-t-il.

Ma mère et le professeur ont échangé un sourire. Je ne posais pas de questions auxquelles ils n'auraient pu répondre et je restais le bon élève que j'avais toujours été.

*Mais tes flashes ne te gênent pas. Tu n'as qu'à juste les considérer que comme des petits tracas oubliables...*

Sur cet encouragement, le professeur m'adressa un clin d'œil et conclut ma dernière séance. Dans l'ascenseur, nous nous sommes retrouvés tous les deux avec ma mère. La musique d'ambiance permettait de couvrir mes bruits d'estomac et aussi de rendre ce silence moins pesant.



*Maman ? Tu as toujours dit que chaque chose se méritait, non ? Qu'elles n'arrivaient jamais par hasard ?*

Elle a dû me sentir venir avec cette question anodine. Elle a donc juste haussé les épaules en suivant du regard les étages disparaître un à un sur l'écran digital.

*... En quoi j'ai mérité ce truc ? Si cela ne m'apporte rien... Si c'est sans douleur et que...*

*Tyron, assez.*

Elle venait de fermer les yeux et je sentais qu'elle se retenait soit de hurler, soit de pleurer. J'ai gardé le silence. Elle n'avait aucune responsabilité dans cette histoire et je savais qu'elle s'en voulait de ne pas pouvoir m'apporter de réponses.

...

Dans mon lit, un voile noir s'est déposé sur mes yeux. Mes pupilles se sont rétractées et mon cerveau opère à l'instant un reboot. Ce flash servira peut être à quelque chose en fin de compte.

### ***11h35, Third Avenue, Point de vue de David, dit 'the mute'***

Je remonte la troisième rue lentement. Trop lentement. Un type en skate me frôle avant de s'éloigner en zigzag. Je doute encore et je sais qu'une fois devant la porte du cours je n'aurai toujours pas pris de décision. Je m'interroge sur la véritable identité de ce type qui m'a abordé hier. Est-on prof quand on enseigne à ne plus bégayer ? Reçoit-on de l'argent de l'Etat ?

L'immeuble fait le coin avec la deuxième avenue. Les deux portes en bois battantes de l'entrée laissent s'échapper un groupe de jeunes femmes vraiment jolies dont les jambes se camouflent derrière des bas de laine. Elles rient et m'effleurent en passant, les cheveux flottants au vent pour l'une d'elles et ballotés de droite à gauche sous une queue de cheval pour une autre. Elles sortent de la douche. Ce sont des danseuses.

Un effluve de coco, sans doute le gel douche de l'une d'elles, vient chatouiller mes narines. C'est frais et léger. Peut-être que, plus tard, j'aurai une danseuse comme copine. Je viendrai la chercher comme aujourd'hui à la sortie de son cours et nous irions manger un morceau avant d'aller voir un film.

Une fille de mon âge me bouscule en sortant. Je me rends compte alors que je me suis planté au beau milieu de la porte.

*Par... Pardon*

Je me retourne et je croise son regard hésitant. Très vite, je sais qu'elle sait. Nous sommes pareils. Je veux lui parler, l'interroger sur le cours, mais elle est déjà loin. Mes rêves de complicité avec une danseuse s'évanouissent. Un bègue ne sort pas avec une danseuse. Je soupire avant de me décider à pénétrer dans l'immeuble.

Je scrute les différentes plaques et repère celle du cours *Lipstrick* coincée entre les cours de danse moderne Rialto et un cabinet de collecteur de dettes. C'est au troisième étage. Une grille épaisse s'impose devant l'ascenseur prêt à m'avalier sans l'assurance d'être régurgité. J'opte pour l'escalier en bois massif. Les marches sont larges comme des cercueils et grincent malgré mes 43 kilos de pression. Cela m'ennuie d'être aussi peu discret et j'ambitionne alors d'opérer un contournement du milieu des marches; là où le bois se plaint le plus.

C'est donc en rasant quasiment les murs que j'atteins péniblement le troisième étage et une porte immense qui me toise avec l'assurance d'une planche de bois qui en a vu sans doute beaucoup d'autres comme moi faire demi-tour. J'ai l'impression de n'être qu'un vulgaire hobbit face à un Ent, l'arbre géant de l'univers de Tolkien. L'affiche du cours a le bas de page ballant

et le haut scotché grossièrement. Des lèvres de ce logo ringard s'extirpe une sorte de fluide ambigu qu'un inconnu a étoffé d'un 'Ready to suck' bref mais efficace.

Je tends l'oreille mais je ne décèle aucun bruit à l'horizon.

*Bordel à queue...*

Je tente de me rappeler l'horaire fixé par l'inconnu. Est-ce que j'avais bien entendu ? J'en suis de moins en moins sûr. Mon état de fébrilité était tel que j'ai bien pu tout imaginer. Je me vois mal sonner à cette porte finalement et je me décide à faire demi-tour. C'est à cet instant, alors que j'entreprends la descente du mont Gémissement que la porte s'ouvre et qu'un courant d'air vient encanailler mes cheveux.

*Tu pars déjà ?*

Je me retourne et découvre le prof dans l'entrebâillement de la porte, les mains dans les poches de son jean 501 moulant et sa frange de cheveux gras se balançant furtivement devant son front ridé. Il affiche un sourire complice qui déclenche mécaniquement chez moi un sourire hésitant en retour.

*Je... En fait... J'ai, j'ai pu... pu... pu vraiment le, le...*

Mes mots se bousculent contre la porte d'entrée de ma bouche comme ces femmes hystériques devant les portes d'un magasin de soldes un black friday.

*Plus vraiment le temps ? David, ne me dis pas que tu es venu ici seulement pour espérer rencontrer une jolie danseuse.*

Je ne sais pas pourquoi je baisse les yeux. Je crois sans doute qu'il est capable de lire toutes mes pensées.

*Cela ne prendra pas plus de 10 minutes pour la première session. Juste assez pour te faire un avis et peut-être revenir. Ou pas.*

**11h46, Mount Sinai Hospital,  
Point de vue de Samuel, dit '4 yeux'**

*Samuel ? Samuel ? Samuel ?!*

*Quoi ?!*

J'ai crié aussi fort que ma mère. Elle vient de me sortir d'une sorte d'état second dans lequel je naviguais depuis notre arrivée à l'hôpital. Mon père est parti acheter des clopes alors qu'il n'a plus touché une cigarette depuis ma naissance.

On doit être une dizaine dans la salle d'attente et tous les regards sont rivés sur moi. Ma mère me serre le bras comme une damnée. Ses yeux sont rouges d'un mélange de colère et d'angoisse. Je me tasse sur mon siège.

*Tu m'entends ?*

*Oui*

*Tu ne me répondais pas avant. Tu... Tu étais absent, tu comprends ?* insiste-t-elle.

*Je comprends maman.*

*Ne me refais jamais ça.*

*Oui.*

Un Asiatique en blouse blanche déboule dans la salle d'attente avec son stéthoscope au cou. Ma mère se lève aussitôt et ils se retrouvent devant la réception. Le jeune homme lui parle à voix basse tandis qu'elle tente de garder un semblant de dignité, les bras croisés. Je remarque alors que son nez coule sans qu'elle ne s'en rende compte. J'observe la stalactite de morve s'allonger pour choir comme un vulgaire lesté de montgolfière.

Elle se retourne et me lance un regard que je ne lui ai jamais connu. Je réalise que quelque chose de terrible s'est passé et que j'en suis sans doute l'unique responsable. Je me lève et je me dirige comme un somnambule vers les portes battantes menant aux chambres de l'hôpital.

Je croise un brancard transportant un Black dont l'estomac pisse le sang. L'agitation des urgentistes bloque le champ de vision de ma mère et du secrétariat.

Les portes se referment dans mon dos comme dans un saloon et je me propulse en avant sans savoir quelle chambre cibler. J'ai quelques secondes devant moi avant de voir débouler des infirmières qui ne manqueront pas de m'interroger.

J'ouvre trois portes les unes après les autres.

*Tu te crois où, gamin ?*

Un vieux pissant dans une sorte de gourde de plastique me balance un regard digne d'un kapo dans un camp de prisonnier. Ses deux mollets maigrichons dépassent d'une blouse blanche tels des cure-dents velus.

*Je, je viens voir mon grand-père. Désolé, je me suis trompé de chambre.*

Au lieu de le calmer, je sens que ça lui donne envie de me viser avec sa gourde. Il ne doit pas avoir de petit-fils. Je referme la porte et je poursuis vers la prochaine.

C'est une fille dans le lit et je reconnais aussitôt les boucles châtain de ma sœur qui se dérobent sous un casque de plâtre recouvrant le haut de son crâne.

Voilà donc mon œuvre. J'ai une subite envie de vomir mais ma gorge est aussi nouée qu'une amarre. J'ai besoin d'air, besoin de sortir, de courir loin alors que mes jambes ne me portent plus. J'ai des semelles de plomb.

En face de moi, le corps de ma sœur est presque à angle droit. Deux tubes relient ses narines à un appareil respiratoire tandis qu'une troisième pompe alimente la veine de son avant-bras avec un liquide incolore. L'encéphalogramme est régulier. Au moins, elle est encore en vie.

Plus bas, sa jambe droite apparaît totalement plâtrée et surélevée à l'aide d'un triangle d'acier. Je m'approche lentement comme si je craignais qu'elle ne se réveille et me fasse ma fête.

Je peux alors observer l'état de son visage. Son nez est une confiture mauve que cache maladroitement un pansement. Ses pupilles rougies et ses paupières gonflées lui confèrent un air de boxeuse en fin de match.

J'ai donc dû envoyer valser ma sœur contre un mur de béton à la vitesse du son. A part ça, je ne vois pas ce qui aurait pu causer autant de dégâts. Un sentiment de pitié m'envahit face à la vulnérabilité de celle que j'associais à l'incarnation de la terreur.

*Betty ?*

Son regard reste perdu vers le néon du plafond. Je me rends compte que cela fait des mois que je ne l'ai pas appelée par son prénom. Une infirmière me surprend, m'obligeant à fuir en initiant un pas de côté sur la gauche avant de la contourner sur la droite.

Je l'entends m'interpeller, puis, appeler la sécurité. Cette fois, je détaille jusqu'aux portes de secours. J'ai rendez-vous avec le groupe dans trois heures et ce seront sans doute les heures les plus longues de ma vie.

**Lipstrick Institute, 11h54,  
Point de vue de David, dit 'the mute'**

Le prof referme la porte derrière moi et je me donne 50% de chances d'en sortir indemne. Un soutien ne serait pas un luxe et alors qu'il me tourne le dos pour m'emmener vers la salle de cours, je dégaine mon Samsung pour balancer un message à Lydie.

Lydie n'aurait même pas eu besoin de sortir son mobile de sa poche car elle aurait pianoté le sien instinctivement. Mais c'est Lydie et je suis hésitant dans de nombreux domaines. Il se retourne sans prévenir et je me surprends à coller mon portable à l'oreille au lieu de le planquer dans ma poche.

*Je vou... vou... voudrais a... a ... pe... ler ma mèmère.*

*Tu appelles qui tu veux, David.*

Cet encouragement a le don de me faire paniquer au lieu de me rassurer. Et s'il me considérait comme déjà mort ? Je pourrais en effet appeler n'importe qui sans que cela ne change le sort qu'il me réserve. J'ai la tête qui chauffe et le mobile collé à mon oreille n'arrange rien. Je prétends attendre un instant que ma mère décroche.

*Elle...*

*N'est pas là ?* conclut-il ma phrase.

Je raccroche en signe d'approbation.

*Envoie-lui un sms pour la rassurer. Tu l'as bien prévenue que tu venais ?*

J'acquiesce tout en ne sachant pas pourquoi. Je n'ai personne à prévenir considérant que ma mère répond à mes appels quand elle est assez lucide pour le faire. Autant dire, pas souvent.

Je le suis dans une immense pièce qui aurait pu accueillir un cours de danse. Il m'entraîne au beau milieu de la salle dont les fenêtres inondent l'endroit d'un ondolement lumineux que seules les matinées de printemps peuvent offrir. Alors qu'il se retourne vers moi, les rayons du soleil s'écrasent contre son dos sous la forme d'ailes. Le rayonnement enveloppe finalement le prof avant de s'étaler sur le parquet.

*C'était un atelier de couture avant. On travaille bien mieux le tissu à la lumière naturelle. En tout cas, c'est ce qui se dit.*

Il pivote et tourne autour de moi en écartant les bras.

*Comme tu le vois, pas de chaise de torture ni de pinces ou quoi que ce soit de pointu. Tu es le seul maître à bord. Tu vas apprendre à contrôler ce qui part de là...*

Je ne l'ai pas vu venir avec sa main plaquée contre mon estomac. Mais il est bien là, tout près de moi avec sa voix éraillée et son souffle erratique qui dégage une odeur de pastille mentholée et de tabac froid.

*... et qui s'échappe là sans demander ton autorisation...*

Son index effleure mes lèvres un instant.

*... Tu vois, ton cerveau c'est un peu comme un feu de signalisation. Vert, tes mots sortent. Rouges, ils attendent. Mais aujourd'hui, tes mots font de l'excès de vitesse parce qu'ils savent qu'aucun flic ne viendra leur demander des comptes. Il faut un shérif dans Bouchetown.*

Je souris. Quelque chose vient de changer et en bien. Je lui fais confiance. Il est maintenant à quelques centimètres de moi, obstruant mon éventuelle fuite vers la porte. La paume de sa main droite s'applique contre mon front.

*Pousse de toutes tes forces...*

Je m'exécute mais sa pression est trop forte.

*Parle-moi maintenant !*

C'est la première fois qu'il emploie un ton aussi ferme.

*Ta gueule !* je riposte.

Sa résistance contre mon estomac faiblit, puis il relâche mon front tout en me retenant de la main gauche par le col de chemise.

*Détend toi... Très bien.*

Je reste immobile, les bras ballants et le regard fuyant. Je viens de l'insulter et je m'attends à une correction expéditive mais rien ne vient. C'est alors que je comprends ce qu'il attendait de moi : contrôler mes mots et relâcher mes pulsions. Je n'avais fait que l'inverse jusqu'à aujourd'hui.

*Tu as saisi ?*

J'acquiesce et il reprend sa leçon en apposant, une nouvelle fois, sa main sur mon estomac.

### ***13h05, Third Avenue Point de vue de Lydie, dite 'la fille'***

J'ai horreur que l'on me balance des messages sous forme d'injonctions. Mais ce n'est pas le genre de David et donc, d'après moi, il doit y avoir une vraie urgence. De là à dire qu'il vient de me lancer un SOS il n'y a qu'un pas. Par chance, je traînais sur la seconde avenue au niveau de la boutique de piercing qui vient d'ouvrir un rayon d'accessoires plutôt sympa, un peu trop faussement gothique à mon goût mais prometteur tout de même.

*Lipstrick* doit être le nom d'un institut privé pour les types comme David. Avec un nom pareil, j'imagine le pire. Le type qui se réveille un matin avec l'idée d'un jeu de mot aussi ringard doit être sacrément perché.

Je cogite sec mais je murmure aussi toute seule en marchant et même à New-York, c'est louche. Heureusement, je suis déjà devant le bâtiment dans lequel David s'est engouffré naïvement ou a été emmené de force. Je fourre ma main dans mon sac pour m'assurer de la présence de ma mini bombe de gaz poivré et je pousse les portes avec la détermination d'un membre des SWAT.

En grim pant les marches, mon cœur s'active et l'effort n'est pas seul en cause. Ainsi, je me demande si toute cette affaire de cours pour les bègues n'est pas qu'une couverture malsaine. Bordel, quoi de mieux pour attirer à soi des enfants que de leur promettre la lune ? Ma crainte laisse place à de la rage et à la peur d'arriver trop tard. Je saisis ma bombe de la main droite et sonne à la porte.

C'est bien long... Je tends l'oreille et je me décide à tourner la poignée. C'est ouvert. Putain, comment dois-je le prendre ? J'ai des images sporadiques qui valsent dans ma tête comme celle de David étendu dans une flaque rouge vermillon et d'un grand type efflanqué s'enfuyant en boitant dans une gabardine noire.

*Lydie ?*

Je sursaute et bondis en arrière tout en pressant sur ma bombe dans un réflexe absurde. Le gaz s'échappe heureusement vers le sol mais l'atmosphère est néanmoins très vite irrespirable. Je tousse et je pleure en l'espace de quelques secondes. Une main m'attrape l'avant-bras et me tire brutalement vers une pièce adjacente à l'entrée principale.

Je n'ai pas le temps de mordre l'inconnu alors que je me suis fait une spécialité de cette défense canine. C'est peu gracieux mais diablement efficace. Seulement là, je n'ai qu'une envie c'est de fuir cet air vicié. La porte claque dans mon dos et je me frotte les yeux frénétiquement avant d'affronter celui qui pense me réserver le même sort que celui de David.

*Lydie ?*

Je distingue une forme inconnue devant moi en triple exemplaire. Je me frotte encore les yeux pour rétablir ma vision. J'ai quelques secondes de répit avant de larmoyer à nouveau mais c'est suffisant pour me rassurer. Devant moi, David me fait face avec un visage apaisé. Non, plus qu'apaisé, guéri. Je le trouve magnifique.

*Tu es venue alors ?*

*Evidemment que je suis venue. Tu m'as demandé de venir au plus vite, tu te souviens ?*

Il me sourit tout en ignorant le seul adulte de la pièce. Un homme qui semble avoir soulevé des rochers dans une carrière pendant 20 ans et s'être lavé le visage avec du papier ponce. David repère mon regard oblique et initie un pas de côté.

*Laisse-moi te présenter Monsieur Bright. Il est le fondateur de Lipstrick et il m'aide beaucoup.*

*David est un très bon élève. Il a des atouts qu'il ignorait, assène d'une voix grave le vieux bonhomme.*

Je ne vois pas de quoi il parle et je n'aime pas sa dégaine de peigne cul. Bizarrement, il reste immobile sans chercher un quelconque contact physique avec moi. Cette attitude lui permet d'éviter un clash. Je n'aurais pas hésité à user de ma bombe avec plus de précision.

C'est David qui m'entraîne vers lui en me prenant la main.

*N'aie pas peur. Il est clean, me murmure-t-il*

*Il sent quand même le mauvais fromage, je lâche.*

On part d'un rire nerveux tous les deux en s'immobilisant devant Monsieur Bright. Lui, sourit avec un naturel désarmant. Un sourire qu'on n'attend pas d'un vieux. Je me surprends à lui sourire en retour.

*Le cours est terminé, David. Vous avez sûrement mieux à faire tous les deux que d'échanger des amabilités avec un vieux has been comme moi.*

*Vous n'êtes pas has been, Monsieur Bright, juste... vintage, précise David dans une phrase presque fluide.*

J'échange un regard d'approbation avec lui et je poursuis.

*Oui, vintage, c'est ça !*

Monsieur Bright acquiesce sans grande conviction, avec les yeux de celui qui sait que son âge l'exclut définitivement d'une véritable complicité avec nous.

***Lipstrick, une demi-heure peu plus tôt,  
Point de vue de David***

J'ai l'estomac vide comme ces bulles d'air qu'on explose sous ses doigts dans les cartons de rangement. Monsieur Bright pousse avec sa main droite tandis qu'il me retient la nuque avec sa main gauche.

*Tu es prêt ?*

Je ne peux que courber sensiblement la tête sous peine de relâcher tout l'air que j'ai accumulé.

*Bien, tu vas donc reprendre la phrase. A trois... Un... Deux... Trois...*

Il fait deux pas en arrière et m'abandonne.

*L'argent volé par les banques est une honte manifeste pour ceux dont le travail effectif engraisse le lobby militaro-industriel de...*

Je n'en reviens pas d'être allé si loin sans buter sur un seul mot. Mais c'est ma mémoire qui me joue des tours maintenant.

*Wall Street*, conclut Monsieur Bright.

*Wall Street... Monsieur Bright, je connais pas grand-chose à la politique mais vous n'êtes pas un révolutionnaire ou quelque chose comme ça ?*

*C'est une phrase dont la structure grammaticale a été rendue optimale pour l'exercice linguistique que nous pratiquons...*

Il me lance un clin d'œil et se rapproche de moi pour me murmurer avec une haleine chargée...

*Mais qui sait si je ne suis pas surveillé comme tout le monde dans ce pays ?*

Il sort pour la première fois un paquet de cigarettes Camel froissé et fait quelques pas vers l'une des fenêtres. Il l'ouvre et expire sa première bouffée au-dehors tout en m'observant. De mon côté, je marche la tête basse comme si je suivais une ligne imaginaire en répétant les premières phrases du cours.

*David...*

Je m'arrête et je me retourne vers Mr Bright. Il n'a pas bougé et me tourne le dos. L'air frais de la fenêtre affronte soudainement l'atmosphère douillette de la pièce dont les trois radiateurs en fonte fonctionnent à plein régime. Comment a-t'il pu s'adresser à moi aussi distinctement en me tournant le dos ?

*David...*

La chair de poule gagne mes avant-bras. Sa voix, je l'ai entendue dans ma tête mais sans qu'elle se soit faufilée dans mes oreilles. La panique me submerge alors que les images du film *l'Exorciste* s'imposent à moi. Serait-il en train de s'emparer de mon corps ? Mon cerveau mouline à plein régime et concocte les pires scénarios. J'ai vu à la télé ces milices qui crachent sur Washington et l'Union. Ils sont de plus en plus nombreux et armés. Ils veulent plus payer l'impôt je crois. Mais quel rapport avec moi ? J'ai rien à voir avec ces conneries.

*Mr Bright ?*

*Oui ?*

Il m'a répondu de profil et maintenant je suis convaincu qu'il n'a pas ouvert la bouche.

*Pourquoi vous me faites ça ?*

*Je ne te fais rien, David. Je te parle, c'est tout.*

Je plaque mes mains contre mes oreilles et martèle le sol du pied.

*Non, dehors, vous n'êtes pas invité ! Dehors, laissez ma tête tranquille !*

Il se décale lentement pour me faire face, son mégot de cigarette consumé s'apparentant à un sixième doigt et son visage fatigué.

*David, tu m'entends et c'est déjà beaucoup. Très peu d'entre nous peuvent maîtriser cette énergie...*

Je relâche la pression de mes mains sur mes oreilles et recule vers la porte.

*J'ai été comme toi il y a bien longtemps. Et comme toi, j'ai quelqu'un qui m'a appris que les mots peuvent t'aider à communiquer mais aussi te trahir...*

Je poursuis toujours ma retraite tactique vers la porte et j'ai l'idée dérisoire d'utiliser mes souvenirs comme expédient. Seule une plongée dans ma mémoire pourrait éventuellement évacuer les assauts verbaux de Monsieur Bright.

Il y a trois ans... Un anniversaire. L'avant dernier. Ma mère, qui n'était pas encore tombée si bas, avait même eu l'énergie et le temps de me préparer un de ces gâteaux bourrés de crème entre deux couches de génoise. Mon cadeau était... Merde, c'était quoi déjà ?

*David, ne cherche pas à brouiller la fréquence. Tu risques simplement une bonne migraine.*

La figurine de Hulk. Voilà, c'est ça. Bon, je n'avais rien demandé car avec ma mère, on ne demande pas. Mais j'avais plaqué un sticker de Spiderman aimanté sur le frigo en espérant qu'elle saisisse l'allusion. Hulk, c'était pas le pire de ses choix. Pour le Noël précédent, elle s'était entichée du jeu Simon des années 80, avec quatre couleurs de plastique. Je me suis demandé à l'époque si c'était la même société qui produisait les stylos 4 couleurs. Au final, c'est ma mère qui l'a accaparé pour y jouer mais comme si cette arnaque de Noël ne suffisait pas, j'ai dû supporter pendant un sacré paquet de nuits, les sons atroces éruptés par ces touches colorées.

*Calme-toi, David, me suggère Mr Bright.*

J'ai reculé jusqu'à la porte mais c'est dos au mur que ma démarche hésitante et oblique m'a conduit. Monsieur Bright, lui, s'est glissé vers moi tel un serpent en chasse. Tout cela devient foutrement trop confus et je n'ai qu'une envie c'est de filer dehors fissa pour retrouver ma troupe de résistants.

*David, tu vas retrouver tes amis très vite mais laisse-moi deux minutes pour t'exposer la situation ?*

*Vous parlez maintenant ?*

Je le vois soupirer et s'allumer une clope à moitié consumée.

*Tu as cette occasion unique de maîtriser cette force. Ta fenêtre de tir est étroite. Un an ou deux max et après tu entres dans le monde de l'adolescence et tout va changer; ton corps, tes sens, ton environnement.*

*C'est ton choix mais si tu veux apprivoiser la bête, je serai là pour te guider et t'aider. Une fois que tu auras appris à dompter la lumière, tu seras sans doute bien plus seul que tu ne l'as jamais été. Mais tu seras aussi bien plus fort et plus lucide.*

Il s'interrompt comme pour me laisser digérer ses propos.



*Seul, je l'ai toujours été alors ça sera pas différent... je lui réponds.*

Monsieur Bright acquiesce de la tête et dégage un nuage grisâtre de ses narines.

*Mais plus fort... comment ? je l'interroge*

*Tu bénéficies d'un réseau de lumières à travers le monde comme des antennes relais pour téléphones. Si tu lances un SOS, nous le captions.*

*C'est tout ?*

*Ah tu vois, tu en veux déjà plus... siffle-t-il au milieu d'un rire gras.*

Il se penche vers moi en me dominant de plus de deux têtes. Je me rends compte alors qu'il est peut-être habillé comme un vigile de parking des années 70 mais qu'il en impose quand même.

*Ne te laisse jamais griser par le pouvoir car il ne demande qu'à prendre les manettes là-dedans...*

Il tapote mon front avec l'ongle de son index qui me semble aussi long qu'une amande. Il se redresse et dégage sa mèche avant de retrouver son sourire.

*Pour répondre à ta question; oui, tu peux espérer plus. Ta centrale nucléaire cérébrale crée de l'énergie et cette énergie peut devenir une arme de destruction ciblée...*

Monsieur Bright préfère s'allumer une nouvelle clope plutôt que de continuer sur sa lancée.

*Vous me dites pas tout, monsieur Bright.*

Il humecte sa clope et ricane.

*Oh, je sens qu'on a un phénomène. Mais c'est bien, moins tu lâches, plus tu résistes et plus tu maîtriseras cette foutue lumière...*

Il se rapproche à nouveau de moi et je m'impose une respiration par à-coups pour éviter d'inhaler son souffle aussi écœurant qu'un effluve d'évier bouché.

*Si tu te concentres bien, tu peux, je dis bien tu 'peux', cramer une autre centrale nucléaire. Et là, c'est Tchernobyl dans sa tête en quelques secondes. Son cerveau prend feu, se liquéfie et de la fumée s'évacue de ses oreilles...*

Il me balance un nuage de nicotine dans la tronche. Je ferme les paupières et tousse.

*Tu vois ce que je veux dire ?*

*Vous pouvez fumer ailleurs que devant mon nez ?*

Il recule en levant les bras.

*Ne fume jamais. Si tu veux savoir à quoi tu ressembleras dans 30 ans avec un paquet par jour...*

Il se tient les bras écartés comme Jésus sur sa croix.

*Vous devriez être en photo sur les paquets.*

Il rigole et croise les bras.

*Bien, tu veux qu'on en parle ? On a 5 minutes avant que ta copine Lydie ne se pointe.*

**08h12, Fifth Avenue,  
Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'**

Ce matin, mon beau-père est parti au bureau sur les coups de 8 heures comme à son habitude. J'ai attendu sous ma couette que Pasquale éteigne l'écran du salon branché sur CNBC pour pointer le bout de mon nez dans la cuisine. Il était hors de question que je croise à nouveau son regard de zombie.

Ma mère sirote son thé vert qui la fait courir aux toilettes plusieurs fois avant de partir au boulot. Pasquale me verse des céréales Lion à mi-hauteur du bol comme si elle avait fait cela toute sa vie. Je grimpe sur un de ces foutus tabourets de cuisine design qui laisse mes pieds dodeliner dans le vide et mes fesses se noyer au fond d'un coussinet de cuir sans assise.

*Michael t'emmène au judo. Il rentrera plus tôt ce soir.*

Elle m'assène cette information sans relever la tête qu'elle a plongée dans le Financial Times. Moi, j'ai ma cuillère qui flotte en l'air et mon regard figé dans les méandres sombres de mon bol. Je viens d'être statufié par ma mère en l'espace d'une innocente phrase lancée au jugé.

Ma vie vient de prendre fin ce jour de mai et ma mère ne sait pas encore qu'elle vient de prononcer ma sentence. Mon beau-père ne m'a jamais accompagné là-bas. Sa frustration d'hier soir a dû le faire cogiter toute la nuit.

J'observe ma mère dans l'espoir qu'elle capte mon regard, celui qui lui arrache un sourire juste un instant et celui qui lui rappelle une époque pas si lointaine où j'étais encore un enfant dépendant totalement de son bon vouloir. Mais elle est visiblement tombée sur un article passionnant sur les matières premières ou de nouveaux produits dérivés.

J'ai une envie subite de fuir et de rejoindre mon groupe pour connaître leur avis à propos d'hier soir. Je saute du tabouret et ramène mon bol dans l'évier en croisant Pasquale qui m'embrasse sur le front et se signe comme elle le fait chaque jour avant mon plongeon dans le monde infernal de la capitale du vice.

**14h22, Seventh Street,  
Point de vue de Samuel, dit '4 yeux'**

Je marche sans but mais au moins ça me permet de mieux réfléchir et de me calmer. J'ai tenté sans succès de me souvenir de ma confrontation avec ma sœur mais cela reste un vrai trou noir entre cette poignée de chambre que je tourne et la poigne de ma mère me secouant le bras à l'hôpital.

Néanmoins, il y a quelques petites choses que je pense savoir. Ma sœur a dû me menacer quand j'ai ouvert sa porte et cela, aussi sûr que un et un font deux. J'ai envahi son territoire sans déclaration de guerre et elle n'est pas du genre à saisir le Conseil de sécurité de l'ONU. Il y a aussi cette douleur le long de mon bras droit comme si je m'étais assoupi dessus. J'en conclus que l'énergie libérée a dû s'échapper par là.

Je longe un cul de sac sur ma droite. Instinctivement, je m'arrête et j'observe cette impasse comme on en trouve des milliers à New York. Une dizaine de bennes à déchets côtoie des cartons éventrés trainant au sol et une Cadillac bordeaux qui semble garée là depuis les années 70.

Mais c'est le clochard allongé sous une couverture à incendie qui retient mon attention. Il est black avec des cheveux gris ce qui est une première pour moi. J'ai toujours cru que les Blacks mouraient avant 30 ans. Il devrait être grand-père mais pour l'instant il est juste un vieux clodo dégueu dont tout le monde se fout.

Je m'approche de lui lentement et jette un coup d'œil derrière moi. Les rares passants ont le nez collé sur le bitume ou le téléphone collé à l'oreille. J'ai donc le champ libre.

Je me plante devant sa carcasse qui dégage un fumet de KFC et je dresse mon poing fermé vers lui. J'attends tout en sachant que j'ai l'air parfaitement stupide. Puisque rien ne surgit de mon bras, je tente de faire intervenir ma tête. L'impulsion doit bien provenir de quelque part.

*Feu ! Puissance en avant ! Je t'ordonne de viser ce clodo !... Cible en vue, canon en position, ordre de tirer !*

J'ai une crampe. Je range mon bras contre ma hanche, écœuré par mon échec patent. Je préfère entamer une retraite audacieuse quand la couverture se met à frémir. C'est un sauve-qui-peut dans ma tête tandis mes jambes me propulsent le plus loin possible de ce mort vivant.

*Gamin, reviens...*

Hier, j'aurais sûrement déguerpi en courant. Mais c'est aujourd'hui et rien n'est plus pareil. Je me retourne et je découvre le visage boursoufflé du Black avec ses épaisses lèvres rouges et son œil gauche amoché par un coup de tesson sans doute. Il se redresse maladroitement sur ses genoux en lâchant un pet.

*T'as bien 50 cents avec toi ou un coupon ?*

*Non M'sieur, j'ai rien.*

Il est presque debout et j'ai envie de lui gueuler à la figure qu'il a triché et qu'il paraissait beaucoup moins grand sous sa couette anti-feu puante. Non seulement il est grand mais il est aussi loin d'être maigre pour un type qui doit lécher les yaourts dans les poubelles. Il renifle une glaire de morve et s'essuie sur la manche de son manteau gris tout peluché.

*Pourquoi t'es venu ici alors ?*

Sa voix a changé. Elle est plus grave et menaçante. Je recule.

*C'est chez moi ici... Tu es venu me voler c'est ça ? C'est un pari avec tes potes ?*

*Non...*

J'ai oublié combien le sol était surchargé de merdes en tout genre et je bute contre un pneu. Je perds l'équilibre tout en amortissant ma chute avec le bras gauche. Mais le clodo est souple et rapide et il me surplombe aussi vite que je suis tombé.

*M'sieur, je vous jure, j'ai rien...*

Il plonge sa main dans la poche de son manteau.

*Tu vas voir ce que je fais aux merdeux dans ton genre...*

Instinctivement, je lève mon bras droit en espérant follement qu'il fasse disparaître ce parasite. Ma colère, ou plutôt la furie qui me submerge, déboule soudainement de mon épaule et dévale mon bras comme la septième de cavalerie pour surgir sous la forme d'un éclair à plusieurs branches de couleur violacé.

Le clodo se prend la décharge en pleine poitrine et effectue un vol plané arrière sur plusieurs mètres. J'ai l'impression d'avoir tiré avec un Taser sur-vitaminé. Il lâche un râle bizarre en gardant la bouche ouverte et atterrit sur le cul. Sa tête percute le pare-chocs de la Cadillac avec un bang sourd.

Le fluide qui avait gonflé mon bras d'une puissance inconnue semble s'assécher. Mon bras retombe mollement contre ma hanche. J'ai encore le temps d'entrapercevoir une coulée de sang aussi rouge que ses gencives s'échapper de sa bouche. Il me donne l'impression d'être HS pour un bon bout de temps. Ma vision se trouble et un immense sentiment de fatigue m'envahit. Je ferme les yeux sans lutter.

C'est la sirène d'un camion de pompier qui me rappelle à l'ordre. Je me sens lourd, vaseux et mon état me rappelle l'expérience qu'on avait tenté avec Arthur, un maigrichon du cours de physique. Il avait piqué du *Wellbutrin* dans le placard de la salle de bain de sa mère. On s'était enfilé quatre cachets chacun dans des rasades de vodka tiède avec l'intention de planer comme jamais. Finalement, on avait pas vraiment plané mais plutôt rasé la moquette avec la bave aux lèvres, avant de s'endormir comme des masses. Le lendemain, j'ai vraiment regretté que l'on n'ait pas testé ce cocktail foireux sur son chat comme cela était prévu.

Le clodo est toujours inerte, la bouche à demi ouverte et le corps avachi contre le pare-chocs de la Cadillac. J'ai tout de suite imaginé qu'il s'était remis à pioncer vu qu'un clodo ne sait faire que ça. Mais en me rapprochant, je remarque que ses yeux restent obstinément vissés sur ses pieds.

J'envoie valser un carton dans sa direction sans que cela perturbe son sommeil. Il reste inerte comme un cadavre. Je titille le bout de sa godasse, une paire de Stan Smith tellement sale qu'on ne distingue plus la couleur blanche sous la crasse.

Il est mort. Maintenant, j'en suis sûr. On ne laisse pas du sang s'écouler de ses oreilles sans réagir. Ma première victime... Bizarrement, je ne ressens aucune gêne mais plutôt de l'excitation. Je plante mon pied sur son estomac.

*Alors, tu la ramènes plus maintenant ?*

La pression le fait dégazer comme un super tanker en pleine mer ou une baleine pourrissant sur une plage ensoleillée.

*Tu pues ! Purée, c'est pire que le chou-fleur à la vapeur de tante Anny !*

Le clodo s'effondre sur le côté, sans doute par manque d'équilibre post-gazeux. Il me fait sursauter et m'impose une sanction exemplaire. Je lui botte le cul avant de repartir en m'assurant qu'aucune caméra de surveillance ne m'a surpris.

**14h36, Third Avenue  
Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'**

Ça fait 10 minutes que je poireaute devant le Deli's de Basil sans oser rentrer. D'abord parce qu'il est hors de question que je rentre seul dans un endroit pareil mais aussi parce que l'endroit en question est à moitié plein avec une bonne douzaine de types en train de rire et beugler. J'ai la vague impression qu'ils fêtent quelque chose mais je n'ose pas les dévisager par la baie vitrée. Je fais donc semblant de pianoter sur Viber...

*Tu envoies un SOS ?*

Samuel se tient devant moi avec un air que je ne lui reconnais pas. Je ne l'ai croisé que trois heures mais il m'avait paru différent alors que là, face à moi, il émane de lui une confiance surprenante.

*Non... ça a l'air animé là-dedans...*

Il suit mon index et tombe sur un type nous saluant avec sa bière et dont la cravate pendouille lamentablement contre sa ceinture.

*Ouais, ça craint.*

Nos téléphones sonnent en même temps. On décroche ensemble. Je reconnais la voix de David.

*Tyron ? Comment tu te sens ?*

Je comprends pas bien sa question mais, chez lui-aussi, je pressens quelque chose de différent. Dans le ton de sa voix sans doute.

*Je me sens... en sursis, je murmure.*

*Mais, tu l'as senti ce chan... changement ? insiste-t-il.*

Ces dernières heures, les images de ma vie ont défilé comme sur un slide show en mode accéléré. Jusqu'à présent, je n'ai ressenti que de la peur; une peur croissante à mesure que ma journée m'entraînait vers mon cours de judo. Mais, finalement, je réalise que j'aurais dû être beaucoup plus inquiet.

Je n'ai jamais été courageux. En fait, je me considère presque lâche. Et cet ultime assaut de mon beau-père aurait donc dû inhiber tous mes sens et, aussi sûr que un et un font deux, m'empêcher de marcher dans la rue sans trembler. J'en conclus qu'il y a donc bien quelque chose de magique dans ce mot qui semble avoir fait ses preuves depuis deux millénaires.

*Oui, je crois, je rétorque.*

*Bravo. Tu, tu nous raconteras. Ecoute, le gros Brian fête... fête son anniversaire au bowling, chez Frames et, et Lydie est invitée...*

*Pas moi... je glisse.*

*Moi non plus mais on s'en fout ! On se, se retrouve devant le Starbucks au croisement de la 18ème ?*

J'ai pas le temps de répondre qu'il a déjà raccroché. Je ne l'ai jamais entendu comme ça. Il a presque terminé ses phrases sans bugger. David sans son bégaiement... J'essaye d'imaginer ce que cela changera pour lui et aussi pour nous. Sans doute, une concurrence déloyale auprès des filles.

*Alors ? C'est quoi le plan ?* me lance Samuel

*Le bowling, ça te branche ?*

Il hausse les épaules et me sourit.

*Faut payer ?*

C'est à mon tour de hausser les épaules.

***Bowling Frames, 9ème avenue, 15h05  
Point de vue de David, dit 'the mute'***

Lydie tente de retrouver son sms d'invitation tandis que j'observe les derniers invités du gros Brian s'engouffrer dans l'entrée du bowling avec leurs parents. Je repère Sammy Lewis, un juif de ma classe qui porte toujours une kippa. Son père lui tient la main et l'entraîne derrière lui à un rythme que le petit Sammy a du mal à suivre. Je décèle ce qui ressemble à de la mie de pain dans la broussaille de la barbe grisonnante du père. Sammy est en sueur et me lance un regard surpris avant de disparaître derrière les portes du bowling.

*Pourquoi tu n'es pas invité ? Vous êtes dans la même classe non ?* m'interroge Lydie sans relever le bout de son nez de son écran.

J'attendais sa question depuis un bout de temps.

*Je sais pas trop... La déclaration de, de, de revenus de ma mère doit pas jouer en ma faveur...*

Elle sort un miroir de poche de son sac et se repeint les lèvres avec un stick rouge vif.

*Ce mec est un con fini. Il suinte le fric mais sa tronche l'empêche d'inviter des nanas dignes de ce nom à sa fête, poursuit-elle.*

*Il t'a invitée toi.*

Elle range son stick et s'asperge le cou d'un parfum de poche.

*Le gros Brian est peut-être aussi séduisant qu'un biscuit Oréo et corrompu par le roi dollar mais c'est loin d'être un abruti. Il a dû se dire que je ne pourrai pas résister à un bowling gratuit et puis, je l'ai vu me regarder avec la bave aux lèvres au moins trois fois.*

*Mais, mais pourquoi, pourquoi tu y vas alors ?*

Elle passe devant moi en glissant sa main dans les cheveux et en me gratifiant d'un sourire chatoyant.

*Mais parce que je ne résiste pas à un bowling gratuit...*

Elle fait quelques pas et se retourne vers moi.

*Retrouve-moi avec les autres devant la porte de secours.*

Elle m'indique d'un coup de menton une porte battante pare-feu un peu plus loin et s'engouffre à son tour dans le bowling d'où s'échappe un effluve de sueur acide. Je préfère m'éloigner de l'entrée d'une cinquantaine de mètres pour ne pas croiser des visages trop familiers.

C'est devant la devanture du Starbucks que j'aperçois Samuel et Tyron pointer le bout de leurs nez. Samuel n'a plus ses lunettes rectangulaires noires sur le pif et cela lui confère une nouvelle assurance.

*Ça fait longtemps que tu poireoutes ?* me demande Samuel.

*Lydie est rentrée. On l'a, l'attend là...*

Ils suivent mon regard et on s'avance ensemble vers le point de rendez-vous.

*J'ai vu le roadster Mercedes du père de cette enflure de Lars,* balance Samuel.

*Qui ça ?* rétorque Tyron.

*Lars, le mec le plus grand de sa génération...*

*C'est vrai ça; il doit bien faire 1m90. La dernière fois que l'ai vu, il sortait du gymnase en marchant comme un swag...*

Tyron balance ses bras de droite à gauche et courbe l'échine. Ça nous fait marrer.

*Et qu'est-ce qu'il chlingue ! Je savais pas qu'un type aussi maigre pouvait dégager autant d'odeurs atomiques.*

*Ouais, enfin la caisse de son père assure et ça vaut bien tout le stock de connerie du fils,* conclut Samuel.

On s'immobilise devant les portes de secours.

*Ça fait combien de temps qu'elle est là-dedans ?* s'interroge Samuel

*20 minutes, je réplique.*

Samuel m'observe en soutenant mon regard.

*David, c'est moi ou tu bégayes moins ?*

Je me demande quoi répondre. Je préférerais avoir Lydie et le groupe au complet pour tout déballer. Les portes s'ouvrent brutalement et Lydie apparaît avec un verre de coke à la main.

*Alors les filles, vous attendez un carton d'invitation ou quoi ?*

**15h45, Bowling,  
Point de vue de Samuel, dit '4 yeux'**

Si je ne la connaissais pas comme je la connais, je pourrais croire qu'elle est allée se réfugier aux chiottes pour se mettre la tête à l'envers avec de la vodka. Mais Lydie n'a pas besoin de ça pour s'élever. Elle est dans son élément ici puisque personne ne s'attend à la voir. Elle a dû déjà sentir les regards des filles de l'école sur son passage, leurs murmures qui n'attendent qu'à se transformer en gloussements. Et puis, on est là avec elle. David et Tyron escortent Lydie chacun de leur côté, discutent et s'interrompent. Quant à moi, je ne peux pas m'empêcher de réaliser à quel point je suis encore plus fort avec eux.

Le bowling, j'y étais déjà allé une fois avec une fille que j'avais dans le viseur. J'aime bien les écrans géants qui affichent ta tête quand tu strikes. J'aime moins l'odeur qui se dégage de l'immense salle comme si les proprios faisaient des économies sur l'air conditionné.

Les rythmes électro de M83 nous assaillent d'un seul coup alors qu'on pousse le second sas des portes de secours. Lydie s'emballa aussitôt et dandine ses hanches dans un mouvement de va-et-vient assez ambigu.

*Je peux avoir la même chose à boire ?* m'interroge Tyron avec un clin d'œil.

Je m'apprête à questionner Lydie mais elle est déjà loin, zigzaguant entre les rares filles de la piste de danse et les deux garçons hésitant sur le rythme à adopter.

On se dirige tous les trois vers le buffet qui s'étend sur toute la longueur de la piste de danse. Je remarque bien quelques coups d'œil suspects comme celui du grand Lars qui doit se demander ce que des gamins comme nous font ici mais je le sais aussi trop stupide pour pousser plus loin sa réflexion.

David prend du Doctor Pepper tandis que j'hésite entre un Schweppes Citron ou un cocktail sans alcool que le barman secoue avec autant de conviction qu'un barman de compétition.

*Ça, ça sera quoi pour pour toi ?*

Le barman s'adresse à moi mais c'est David vers qui je me tourne. Il a, lui aussi, entendu le barman buter sur ses mots et le fixe de son grand regard intelligent.

*Un Daikiri fraise.*

David a répondu à ma place en désignant du regard le premier cocktail de la liste.

*Un Daikiri fraise pour, le, le jeune homme. C'est, c'est parti.*

*Barman, c'est un peu bégayer avec ses mains, non ?* je me surprends à susurrer à l'oreille de David.

Il détourne le visage et en suivant son regard, je repère Lydie en pleine discussion avec un garçon de l'équipe de lutte de l'école. Un élan de jalousie m'envahit. Lydie est peut-être unique mais elle n'est pas non plus différente de ces filles qui aiment qu'un beau gosse porte son regard sur elles. L'esprit de rivalité l'emporte et j'entame un pathétique pas de danse pour me rapprocher d'elle.

**16h05, Bowling,  
Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'**

Notre groupe implose. Samuel vient de saisir Lydie par la hanche pour lui imposer un slow qu'elle ne refuse pas, délaissant sans regret ses deux courtisans. David, lui, est planté devant le barman comme s'il venait de croiser Jésus.

Je n'ai jamais été à l'aise dans des ambiances musicales. J'ai de l'embonpoint et je trouve qu'un type ballot qui se trémousse, c'est pas glorieux. Je n'ose pas m'emparer d'un de ces mini-donuts qui me font de l'œil. Il y en a des centaines formant un arc en ciel de couleurs.

Ca y est, je cède. Je ne peux résister plus longtemps à l'idée d'en saisir un au sucre glacé rosâtre. Je mords aussitôt dedans et mes dents s'enfoncent mollement dans cette bouée vanillée.

Le reflet de mon visage dans une des glaces des colonnes de la salle est un sacré rappel à l'ordre. C'est moi là avec ce bout de sucre collant qui pendouille sur ma lèvre et ces joues qui semblent gonflées à l'hélium ? Je me dégoûte et je préfère abandonner le dernier quart de mon donut derrière moi.

Je jette un œil à ma montre. Trois heures avant la confrontation finale. Une vignette de Comics s'impose à moi avec un Kraken aux traits de mon beau-père dont les tentacules tentent désespérément de me déshabiller.

J'aperçois Samuel et Lydie m'inviter à les rejoindre vers les pistes de bowling à grands renforts de mouvements de la main. Toute occasion de ne pas rester planté comme un avaleur de donuts ignoré des filles est bonne à prendre.

Je ne sais pas si c'est moi et mon œil droit qui affiche un 6/10 de myope mais Sarah, une des filles les plus sexy de notre école, vient de me sourire. Elle est dans la classe de Madame Lyberstein, celle qui regroupe les plus belles filles et surtout les plus gros ringards de l'école. A tel point qu'on les soupçonne, avec David, d'avoir volontairement brassé des éléments qui ne risquaient pas de se mélanger.

Je commets l'erreur du débutant en laissant mes jambes m'entraîner vers elle. Sarah vient déjà de pivoter la tête dans la direction opposée, ignorant ma volte-face. Je percute une fille qui renverse son cocktail sur sa robe et dont la surprise l'empêche de réagir autrement que par l'exposition d'une bouche béante. Derrière elle, un joueur de l'équipe de basket manque de l'écraser mais évite le choc grâce à un pas de côté que son entraînement lui permet d'exécuter à temps.

J'ai créé un embouteillage et la honte m'incite à disparaître au plus vite. Lydie a déjà une boule à la main quand je me faufile au sein de l'équipe de l'allée 3. Putain, elle a osé s'allumer une clope et encourage son équipe à la soutenir en balançant son bras gauche en l'air. Les rares filles présentes, médusées, préfèrent piaffer entre elles.

Les garçons, eux, sont vraiment chauds. Ils frappent en rythme dans leurs mains et balancent des oh, oh, oh crescendo. Je me rapproche de Samuel qui lance quelques coups d'œil derrière lui pour s'assurer que les vigiles n'ont pas encore repéré la fumée. On échange alors un regard et on hausse les épaules en même temps. Qui pourrait s'opposer à Lydie ? Personne.

Elle inhale et dégage une volute de fumée avant de tendre sa clope à l'un des garçons. Elle s'élance alors avec grâce malgré le poids de la boule qui semble la déséquilibrer à chaque pas.



Dès le toucher de la boule sur l'allée, nous savons qu'elle est partie pour un strike. Pourtant, plus personne ne l'ouvre. L'un des rares qui tente une blague est aussitôt invité à la fermer.

Quand les quilles disparaissent dans la glotte mécanique, je remarque l'une des filles encore présente lever les yeux au ciel. Au même moment, c'est un hurlement en chœur qui accompagne les bras levés de Lydie.

Alors que Lydie vit son moment de gloire avec plus de garçons autour d'elle qu'aucune fille ne pourrait en rêver, les enceintes de la salle se mettent à cracher le trop fameux *Happy Birthday* de Stevie Wonder. Mais le DJ a cru bon de remixer le morceau ce qui le rend inaudible.

Le gros Brian, instigateur de cette folie, est à la fête. On le discerne pour la première fois entre sa mère, une grosse dinde dans une robe blanche moulante avec des seins laitieux aussi massifs que la boule qu'a lancée Lydie. Le père de Brian semble absent. Bienvenue au club, Brian !

Tout le monde s'est ramené autour de Brian car applaudir un crétin est le prix à payer pour un bowling et des donuts gratuits. Le gâteau se présente sous la forme d'une Ferrari 345 dont les roues en mini-donuts m'incitent à regarder ailleurs pour éviter une remontée de bile.

Les garçons autour de Lydie l'ont déjà quittée pour se ruer sur la piste de danse et les distributions de sacs de bonbons. Un seul d'entre eux est resté auprès d'elle avec sa main droite prête à ajouter son numéro de téléphone dans ses contacts. Mais Lydie la sauvage sait où s'arrêter. Elle lâche un rire sonore et l'abandonne pour nous rejoindre.

*Où est David ?*

Lydie a raison; où est David ? Samuel scrute le bar avec moi mais la foule amassée autour du gâteau nous cache une bonne partie du décor. Je balance un message à David avant de suivre Lydie et Samuel sur la piste.

### ***Bowling, un peu plus tôt, Point de vue de David, dit 'the mute'***

Le barman est doué. Ce n'est pas du niveau de Tom Cruise dans *Cocktail* mais je pense qu'il est à 50% de son potentiel. A mon avis, il n'a aucune raison d'en mettre plein la vue devant des gamins. Naïvement, je me demande s'il est comme moi, avec cette force dans le cerveau.

*Tu t'amuses ici ?* me lâche-t-il entre deux secousses de son shaker.

*C'est trop, trop tôt pour dire.*

*Exact. Je suis, suis comme, toi, toi. J'ob, j'observe et je suis, suis avare de mes, mes mots.*

Il me tend un verre à cocktail en plastique rempli d'un liquide orange et surmonté d'un parasol planté dans un morceau de papaye. Je déteste la papaye mais je lui adresse mon plus beau sourire en saisissant mon verre.

Derrière moi, Samuel est embourbé dans un tête-à-queue sur la piste de danse. Il m'arrache un petit rire nerveux mais je ne sens pas l'envie de le rejoindre. Le barman n'a pas bougé. Les invités semblent préférer se servir eux-mêmes de sodas aux fontaines dédiées à cet effet. Il reste là à m'observer sans que bizarrement cela ne me gêne.

*C'est bien, bar, bar, barman. Si tu ne, ne dis rien, c'est, pas, pas grave. C'est même, même mieux ! Le, le client pense que, que tu es un vrai, vrai pro, se hasarde-t-il.*

*Je connais quelqu'un si tu veux.*

Ces mots sont sortis de ma bouche quasiment sans préavis. Je m'en veux aussitôt d'avoir voulu aller trop vite et présenter Monsieur Bright à un inconnu. Peut-être qu'il se fiche pas mal de perdre son bégaiement. Son sourire disparaît brièvement et je perçois dans ses yeux une hésitation.

Les secours se présentent sous la forme d'une jeune fille qui vient me rejoindre. Elle demande timidement un Tahiti on the rocks et le barman entame aussitôt son nouveau tour de main.

Pourquoi est-ce que je reste là devant ce barman qui pourrait presque être mon père ? Est-ce que je me suis vu dans 20 ans si je n'avais pas fait ce détour chez Monsieur Bright ? Probablement. Chacun d'entre nous devrait avoir la chance ou du moins la possibilité de rencontrer Monsieur Bright. Si la vie est aussi simple à changer pourquoi s'en priver ?

Le barman clôt son show en versant une longue rasade de soda au sirop de fraise dans une coupe à cocktail de plastique. Il découpe une fraise en deux et la pique avec un parasol avant de la lâcher dans son bassin. La fille affiche un mélange d'heureuse surprise et de gêne qu'elle s'empresse de dissimuler en rejoignant ses copines.

*Tu, tu, ne retrouves pas, pas tes amis ?*

Je m'apprête à répondre d'une traite, sans heurts, mais je m'arrête à temps, la bouche à demi ouverte.

*Si...*

Un grondement s'élève des pistes de bowling. Là-bas, j'entrevois Lydie saluée comme une finaliste de l'US open.

### ***Bowling, 15h55 Point de vue de Lydie dit 'la fille'***

Samuel et Tyron m'escortent jusqu'au buffet en hurlant pour se faire entendre l'un de l'autre. J'en ai marre de servir de récepteur transmetteur et je les laisse derrière moi en filant vers le buffet. J'ai une soif de folie. Une main m'attrape l'avant-bras suffisamment fort pour me faire mal. Je reconnais une des sœurs Ashton qui me gratifie d'un sourire de présentatrice météo.

*Lydie, on voulait te féliciter pour nous avoir volé la vedette...*

Ça se bouscule autour de nous mais Sarah ne lâche pas prise et m'entraîne malgré moi vers l'un des piliers de la piste où sa sœur et une autre fille inconnue sirotent leurs verres à la paille. Ça pue la vodka à plein nez et je vois bien à leurs regards qu'elles sont bourrées. Sarah extrait une bouteille de vodka Smirnoff de 24 cl de son sac Gucci. Elle balance une rasade dans le verre de sa sœur et le lui prend des mains pour me le tendre.

*Tiens, tu le mérites.*

Je regarde le verre un instant avec les traces du stick rosâtre de sa sœur sur le bord et le saisit pour en avaler une bonne rasade. Je sens que je vais en avoir besoin.

*Tu sais, on t'a pas forcément bien jugée avant mais faut reconnaître que tu fais ton effet sur certains garçons...*

*Faut voir lesquels... poursuit sa sœur en ricanant.*

Sarah lui envoie un regard noir et repousse violemment sa main alors qu'elle tentait de reprendre son verre.

*Laisse tomber, elle est jalouse. Par contre, elle a raison sur un point. Tu mérites pas de traîner avec ces gamins.*

*Qu'est-ce que vous faites ici alors ? je me permets de noter.*

*Nos parents sont au Country club avec les parents de Brian... On ne veut pas risquer un incident diplomatique. Mais toi, tu n'as aucun enjeu ici à part peut-être un bowling gratuit et des donuts à ramener chez toi.*

Elle pose sa main sur mon épaule et repousse délicatement une mèche de cheveux.

*Je rigole. Rien de personnel.*

Je lâche un rire nerveux. Elles sont incapables de mentir car cela leur demande trop d'effort. Mais je suis d'humeur joueuse.

*On se retrouve sur la 5ème, chez Troy. Ses parents sont en croisière aux Caraïbes...*

*En Méditerranée, corrige sa sœur.*

*Comme tu vois, ma sœur ne retient jamais l'essentiel mais est imbattable sur des détails insignifiants. On sera une dizaine, open bar et un DJ français, c'est quoi son nom déjà ?*

*Kavinsky... tente l'inconnue du groupe.*

*Kavinsky ? Pourquoi pas David Guetta ?*

Sarah lève les yeux au ciel et leur tourne le dos. Elle sort un iPhone protégé par une coque de cuir Vuitton.

*Ton numéro ?*

Je me surprends à le lui donner sans hésiter. L'alcool me monte à la tête sévèrement. Je réalise alors que je n'ai rien avalé depuis hier midi. La vodka a donc bénéficié d'une autoroute sans péage pour atteindre sa cible.

*Lydie ! On pensait que t'étais aux toilettes...*

Tyron vient de poser sa main sur mon épaule et je renifle son haleine de soda caramélisé.

*Mais on s'est à moitié trompés !*

La conclusion de Samuel, à ses côtés, me fait marrer mais laisse mes nouvelles copines de marbre. Sarah prend ses distances, aussitôt suivie de sa sœur et de l'inconnue qui manque de s'affaler.

*Lydie, à tout à l'heure...*

Samuel et Tyron m'interrogent du regard et de les voir ainsi partager la même interrogation à mon égard me bouleverse. Je les entoure de mes bras et baisse ma tête contre les leurs sans dire un mot. Je sais, je suis un peu pompette, mais je les aime tellement. En cet instant quasi magique, je sais au plus profond de moi qu'ils sont ma famille et que mon destin est entre leurs mains comme les leurs sont entre les miennes.

*Personne n'a vu David ?*

Tyron nous ramène rapidement sur terre. Un sentiment de panique s'empare de moi brièvement alors que plusieurs scénarios défilent à toute vitesse devant mes yeux. David, mon bègue, se baladait sur un champ de mine dans ce bowling. Combien d'abrutis ont dû vouloir tenter une vanne à son encontre pour faire marrer une fille ? J'en frissonne et je m'en veux d'avoir laissé derrière moi celui pour qui mon cœur bat le plus fort.

Notre groupe s'atomise immédiatement avec chacun d'entre nous explorant un secteur de la salle. Je passe devant ce buffet dont la force d'attraction me fait presque perdre l'équilibre. Depuis combien de temps n'ai-je pas avalé un truc ? Aussi loin que mes lèvres se souviennent, hier midi. C'était un bol de *Rice Krispies* tranquillement dégusté dans la cuisine. Ma mère ronflait dans sa chambre. Elle ne prend même plus la peine de jouer les kapos, trop crevée qu'elle est après les verres de *Chivas Regal* qu'elle s'envoie entre midi et une heure.

C'est marrant comment les alcoolos s'attachent à respecter des horaires précis pour se bousiller l'estomac. Bref, ma mère est le plus souvent allongée sur son canapé Ikea avec ses orifices en roue libre dans un concert de ronflements entrecoupés de pets. Moi, ça me va. Je lui pique un peu de cash et je me fais mes propres courses. Bizarrement, cela ne m'a pas fait retrouver l'appétit. Je crois que mon organisme s'est définitivement habitué à picorer comme une bonne sœur au régime.

Ces putain de donuts me font de l'œil et ils ne sont pas venus seuls. Il y a maintenant des parts de ce gâteau immense sur des assiettes en carton dévoilant des couches de praline et de crème pâtissière à l'intérieur. J'ai du mal à avaler ma salive tellement l'envie de plonger mes dents dans cette avalanche de sucrerie me taraude.

Alors que ma main se porte instinctivement vers une de ces assiettes, un flash m'interdit de poursuivre. Cette main tendue me rappelle un geste similaire lorsque j'avais glissé ma main sur les portes des toilettes du lycée. Mon corps, roulant sur ses réserves et aiguisant ainsi mes sens dans leur pleine potentialité, me signale qu'il ne peut répondre à deux envies aussi antinomiques. Soit je me fais plaisir tout de suite, soit je préserve mon pouvoir. Ma décision est déjà prise. Je sens qu'on va s'amuser un peu ce soir.

**16h43, Bowling,  
Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'**

Les enceintes crachent leurs décibels à plein volume et entraînent une bonne partie des invités sur la piste. Je discerne David sortant des toilettes. Nous avons eu un moment de doute, et puis d'inquiétude, en ne le voyant plus. Il y avait aussi ce barman étrange. J'aime pas son regard. Il a un tatouage bizarre sur la nuque. Une sorte de perceuse avec du barbelé au bout. On ne le remarque pas de face sauf quand il s'agenouille pour fouiller les réserves de bouteilles et que son col de chemise le dévoile.

Lydie me retrouve en même temps que David. Elle se jette au cou de David et se colle à lui sans retenue.

*Mais tu sens la merde ! lâche-t-elle en grimaçant.*

David lui saisit les mains et la repousse.

*C'est pas, pas ma faute. Aux toilettes, avec une dizaine de, de mecs devant moi, Il y avait un, un, un type qui se déchargeait d'une grosse commission dans l'un des, des deux chiottes. Ça puait et un rou... rouquin balaise a commencé à taper du, du pied sur la porte pour le faire sortir. Mais le gars osait pas montrer sa, sa tronche vu que ça sentait vraiment pas bon.*

Lydie recule d'un pas et s'allume une clope.

*Beurk. Heureusement que je n'étais pas là pour voir au travers.*

Elle expire un nuage gris et moi je me rends compte que David a les cheveux plaqués en arrière comme avec du gel sauf que je sais que c'est de l'eau des chiottes. Je regarde Lydie

qui, elle aussi, semble avoir compris ce qui s'est réellement passé aux toilettes. Elle écrase sa clope sous son talon.

*Faut que je vous parle.*

Samuel se pointe avec une assiette en carton surmontée d'une part de la pièce montée et de ce qui ressemble vaguement à une crème caramel. Il a la bouche qui déborde de Chantilly et s'essuie du revers de la main. Il peut se le permettre avec son petit corps frêle qui brûle tout ce qui s'engouffre dans son bec.

*Moi aussi j'ai un sacré truc à vous dire.*

### **19h15, Appartement de Troy Point de vue de David dit 'the mute'**

Nous y voilà. Tous les quatre devant le 356 d'un immeuble moderne qui aligne 56 étages et une façade qui ressemble à un miroir pour Godzilla. Il y a un réceptionniste derrière les portes dorées.

J'ai pas voulu venir à cette fête. Cusezck et ses potes sont sûrement déjà là et ils ont juré de me foutre à poil s'ils me croisaient à nouveau. Je ne voulais pas tout ça et briser ce moment où nous étions vraiment ensemble pour la première fois. Mais le groupe a compris ce qui s'était passé aux toilettes sans que je leur dise parce qu'on ne peut plus rien se cacher entre nous.

Cusezck ne fait partie d'aucune équipe de sport du lycée. Non, cela aurait été trop simple. Il a été refusé dans l'équipe de lutte pour avoir coincé une tête dans un vestiaire. Le pauvre type a cru qu'il allait mourir décapité. Pour être recalé dans l'équipe de lutte avec son gabarit, il faut être particulièrement dangereux ou débile. Cusezck est un peu des deux.

Quand je suis entré dans les toilettes du bowling, je l'ai repéré avec ses potes Craig et Velazquez. Craig ne vient même plus au lycée et Velazquez n'y a jamais été parce que ses parents n'ont qu'un pressing à Coney Island et que son père est sans papiers. Enfin c'est ce qui se dit. J'ai flairé deux choses; une sale odeur de merde et des ennuis. C'était suffisant pour me faire reculer mais Velazquez avait déjà refermé la porte et bloquait toute retraite. En appui contre la porte, les bras croisés, il offrait un sourire qui n'annonçait rien de bon.

*Ça, ça, ça va, Bielderman ? a-t-il fait semblant de bégayer.*

*Le premier qui bégaye, je lui coince la bite dans cet orifice, répliqua Craig.*

*Ça marche ! conclut Velazquez*

Craig se servait du sèche-main pour donner du volume à ses cheveux mais cela ne les empêcha pas de se claquer la main avec Velazquez et de ricaner comme des hyènes. Craig portait une veste grise avec un revers blanc et un chino bleu. Je crois qu'il avait expliqué sur sa page Facebook qu'il quittait le lycée pour se marier avec une cougar pleine aux as. Visiblement, son look de minet n'a pas fait illusion bien longtemps. Craig est un foutu pervers et toutes les vestes satinées du monde n'y changeront rien.

Alors que je comparais les options qui me restaient et que je privilégiais la tentative d'humour un peu lâche, une douleur subite m'a projeté en arrière et m'a traîné jusqu'à la dernière cabine. Cusezck a surgi de nulle part et a décidé de conclure cette affaire au plus vite. A mi-chemin, il a perdu prise et j'ai bien senti qu'il avait arraché une bonne touffe de mes cheveux. Il m'a fait une clé avec son bras droit et j'ai cru partir quand un voile noir a obscurci mon champ de vision. Il a un peu relâché sa pression et m'a présenté son trophée avec sa main gauche.

*Bielderman, je suis un justicier pas un voleur. Ce qui est à toi...*

Il a alors fourré cette masse de cheveux sous mon tee-shirt.

... *t'appartient...*

Il a repris sa marche à reculons en me tirant avec lui. Je me suis retrouvé à genoux, le souffle erratique. Dans un cauchemar comme celui-ci, on hiérarchise les douleurs et ces quelques secondes de respiration retrouvée étaient presque jouissives.

*Bielderman, David Bielderman, c'est donc ça le peuple élu ? Un bègue à genoux devant une cuvette de chiotte ?*

A mesure que je retrouvais mon souffle, l'odeur viciée de la cuvette s'imposa à moi. Et là j'ai compris que le pire était à venir. L'un d'eux s'était vidé dans la cuvette. C'était énorme, mou, marron mais uniforme. J'ai soupçonné le dandy et la vision de son cul de minet perché sur la cuvette m'a rendu hystérique.

J'ai ri en hoquetant comme un phoque, impavide face à la furie qui s'accumulait dans le cerveau malade de Cuszeck. Sa paluche droite s'est étalée contre ma nuque et ma tête a plongé dans le volcan de merde. L'odeur m'a saisi comme si j'étais tombé dans une cuve septique. J'ai fermé les yeux pour garder ma vue quitte à perdre mon odorat pour toujours.

Mais il est quasiment impossible de fuir la réalité quand un fou vous étrangle avec son pied. J'avais le cou en travers du rebord de la cuvette, incapable de retrouver ma respiration et surtout à cinq centimètres d'une lave de merde dans laquelle je décelais des résidus de grains de riz. Au loin, très loin, j'ai vaguement entendu la voix du dandy.

*Baisse la pression, Cuszeck, tu le tues là.*

Soudain, mon cerveau s'est dissocié de mon corps. Je ne ressentais plus de la douleur mais juste de la colère. J'ai eu le sentiment que mon cerveau grossissait jusqu'aux confins de ma boîte crânienne. J'ai cru un instant que tout cela allait s'évacuer par mes oreilles comme une fausse septique sous pression et j'ai hurlé.

Le reste n'est que confusion. Cuszeck a poussé un cri qui a surpris tout le monde et je me suis retrouvé libre. C'était un peu comme si ma fureur m'avait faussé compagnie pour assiéger le cigare de Cuszeck.

Je me suis redressé en grelottant mais tout le monde s'en foutait. Ils observaient Cuszeck qui se tenait la tête entre les mains comme prisonnier d'une migraine infernale.

*Bielderman, arrête ça !*

Plusieurs fluides ont commencé à suinter de ses orifices comme du sang de ses oreilles et un truc bizarre de ses narines, blanchâtre et vaguement grumeleux. C'est là que j'ai compris qu'il perdait de la matière de son cerveau. J'ai pas pu m'empêcher de rigoler en pensant qu'il n'avait pas grand-chose à perdre.

La douleur de Cuszeck s'est estompée mais j'avais déjà atteint la porte des toilettes. Le Latino a bien tenté de me barrer la route mais il n'était plus aussi confiant qu'avant. Sans soutien de Cuszeck qui reprenait son souffle et avec Craig qui avait pris ses distances, il a préféré s'écarter de ma route.

...

Cet épisode pathétique, je n'ai pas eu le loisir de le raconter au groupe. Ils l'ont appris et n'ont rien dit. Sur le chemin, chacun a partagé son expérience sans qu'aucun de nous ne fasse de commentaires. Et pourtant, bon dieu ce que Tyron nous a fait rire intérieurement avec son histoire de cavalier de l'au-delà. Mais on s'est retenu parce qu'il devait y avoir forcément quelque chose de vrai dans son conte pour enfant. En tout cas, c'était une sacré belle histoire.

Samuel et Lydie sont définitivement passés de l'autre côté, dans le monde des adultes où l'insouciance n'est plus qu'un lointain souvenir. Quant à moi, j'ai le vague sentiment d'être encore à la frontière d'un monde que je ne veux pas quitter et d'un autre qui m'appelle sans que je puisse lui résister.

*Samuel ?*

Elle vient de l'interpeller sans plus de détails mais Samuel a compris. Il s'avance de quelques mètres en direction du hall d'entrée. Il se déplace en oblique pour jauger l'état des lieux. Lydie entraîne le reste du groupe de l'autre côté des deux portes d'entrée.

On observe Samuel lever son bras droit et se concentrer jusqu'à ce que les traits de son visage se crispent de douleur. Soudain, quelque chose s'abat dans le hall dans un bruit sourd. Samuel attend quelques secondes avant de nous inviter à le suivre. Un filet de sang rouge vermillon glisse le long de sa narine gauche.

On pénètre dans l'immense hall au sol de marbre blanc zébré de noir et dont une gigantesque fresque sur le mur de droite vient de chuter brutalement. Elle reste en équilibre sur le sol contre le mur. Le concierge a fait le tour de son bureau et reste planté, les bras sur les hanches, devant le cadre.

Nous le contournons en avançant comme des indiens pour accéder à l'escalier incendie. Tyron coince la porte avec son pied.

*On était obligé de foudroyer un mur ? murmure-t-il*

Sa question a le don d'irriter Lydie alors que nous grimpons les marches.

*JE suis invitée. JE suis sur la liste du concierge. NOUS sommes quatre. Capito ?*

Samuel est à la traîne. Je le vois s'accroupir sur une des marches. Je m'arrête et le rejoins.

*Comment tu, tu te sens ?*

*Vidé.*

Lydie et Tyron nous retrouvent. Tyron tend un œuf Kinder à Samuel.

*Tu te balades toujours avec un kinder surprise dans la poche ?* lui demande Samuel.

Lydie contient un rire nerveux, puis, se reprend à la vue du visage blême de Samuel.

*Pas faim. Envie de vomir...* lâche Samuel dans un soupir.

Il se redresse et se rue vers la cloison du mur opposé pour expulser la crème pâtissière du bowling.

*Putain, c'est Brian, il a essayé de nous empoisonner,* tente Tyron sur un ton faussement léger.

Samuel crache une glaire et se redresse. Il se retourne avec un sourire hésitant.

*Quelle merde ces donuts.*

*Et ton bras ?* lui demande Lydie.

*Mon bras ? Un vrai bazooka. Je crois que je le contrôle de mieux en mieux.*

C'est peu dire qu'un sentiment de soulagement nous envahit.

*Putain Samuel, tu nous as fait flipper, lance Tyron.*

*C'est toi le plus flippant avec ton Kinder, rétorque Samuel*

On ne peut qu'être d'accord avec Samuel mais le temps nous manque pour creuser le sujet. On reprend notre ascension en silence.

***19h44, 14ème étage, palier de l'appartement de Troy  
Point de vue de Lydie, dite 'la fille'***

Je me sens portée, comme en lévitation. C'est la faim, la fatigue et autre chose. Je ne suis pas fière de les avoir traînés ici. Mais ils ne m'auraient jamais laissée partir seule. Il nous devient impossible de se cacher quoique ce soit lorsqu'on est en groupe.

Le palier est juste immense. Paradoxalement, il n'y a que trois portes mais les appartements doivent être tellement grands que ces dernières semblent se narguer à distance. La musique des One Direction tambourine contre le mur qui nous fait face. On perçoit aussi des éclats de rire trop démonstratifs et l'habituel bruit de verres brisés.

*Bon, on y est. J'ouvre le bal ? je leur propose.*

Ils ne disent mot et me font face, immobiles, trop heureux de me laisser prendre les devants. Je m'avance vers le mur à petits pas.

*La beauté avant la jeunesse non ?*

***19h55, 14ème étage, palier de l'appartement de Troy  
Point de vue de David, dit 'the mute'***

J'observe Lydie tendre sa main droite avec une légèreté et une élégance qui nous laissent déjà rêveurs. Aussitôt, la masse grise du mur semble se dévoiler comme un vulgaire rideau que l'on tire. L'effet est hésitant et, me concernant, ce ne sont que des spectres qui se meuvent devant moi et dont les voix semblent lointaines. Leurs borborygmes paraissent sortir de l'enregistreur du prêtre exorciste dans le film du même nom comme une sorte de rôle ponctué de rires démoniaques.

Tyron, sur ma droite, est comme tétanisé. Sa bouche est bloquée sur une ouverture médiane, insuffisante pour avaler un sandwich mais assez pour avoir l'air demeuré. J'ai du mal à reconnaître Samuel avec son air d'illuminé et son sourire béat. Il me fait presque peur. Je préfère reculer jusqu'à buter contre l'ascenseur.

***19h56, 14ème étage, palier de l'appartement de Troy  
Point de vue de Lydie, dite 'la fille'***

J'ai le sentiment de réaliser mon chef d'œuvre. Je viens de dévoiler un tableau de maître, une fresque humaine interdite au commun des mortels mais qu'un simple effleurement révèle dans toute sa laideur. Au moins deux couples se bécotent furieusement jusqu'à en perdre l'équilibre. Autour, c'est une dizaine de silhouettes qui se trémoussent et butent, pour certains, contre le mobilier contemporain.

Mais l'action a vraiment lieu dans la chambre qui jouxte le salon sur la gauche. Je distingue au moins deux des trois types qui ont rincé la tête de David dans la cuvette des chiottes. Craig est allongé sur le lit de la chambre tandis que Cuszeck se frotte nonchalamment contre un angle du bureau un entre-jambes qui semble le démanger. Il y a une fille allongée sur le lit mais elle balance ses jambes en direction de Craig avec visiblement l'intention de le tenir à distance.

Pourtant Craig a déjà saisi les chevilles de la fille et les plaque derrière sa tête dans une position déroutante. Ses coups de pieds cessent et je capte distinctement ses hurlements semblables à des cris de macaques. Craig agrippe son jogging noir moulant en stretch et le tire



à lui d'un geste assuré. On dirait qu'il déballe un cadeau. Un coup d'œil derrière moi et je distingue mes compadres tétanisés devant la scène. Il est temps d'agir.

Samuel fait un pas en avant déterminé.

**21h35, Appartement de Troy**  
**Point de vue du détective Fetcher**

Ce gosse me donne l'impression d'avoir été possédé. Il semble refaire surface mais j'ai rarement vu un gamin aussi craintif. Non, ce n'est pas que je veux dire. Terrifié, terrorisé, voilà ce qu'il est.

Sophana, mon binôme, fait son boulot en interrogeant les autres ados. Enfin, ceux qui sont capables d'émettre des phrases et que leurs parents n'ont pas rapatrié chez eux en urgence. Il y a peu de choses qui impressionnent Sophana depuis qu'il a observé de ses yeux le découpage en règle de sa mère à la machette et le viol de ses trois sœurs au Libéria. La dernière avait 3 ans. Le droit d'asile est souvent un chantage humanitaire mais dans le cas de Sophana c'était juste une évidence. De plus, c'est le meilleur flic du district.

*Brian, une dernière fois...*

Je lui tends une clope tout en ne sachant même pas s'il est déjà accro. Il fixe mon bâtonnet de cancer un moment et saisit la clope. Sa première bouffée le fait tousser mais il insiste.

*... Comment ces... inconnus sont entrés ?* Je m'interroge autant que je l'interroge.

La porte d'entrée gît à mes pieds avec ses gongs arrachés. C'est un travail net et propre, comme si Thor s'était annoncé à la porte avec sa masse et qu'aucun gosse n'avait daigné lui ouvrir. Soudain, ma question m'apparaît totalement vaine. Je pense enchaîner sur des indices d'identification quand Brian se décide à mouvoir ses lèvres.

*Il avait le bras tendu...*

*Hein ?*

*Il avait le bras tendu...*

Le gamin exécute un salut nazi mais avec la paume de la main relevée.

*Qui il ? Décris-moi l'homme...*

Je me redresse.

*Grand comme moi ?*

Il secoue sa tête négativement. Je me tourne vers Sophana et son mètre 93.

*Comme lui ?*

Le gosse secoue la tête à nouveau. Il pointe lentement son doigt vers un des trois ados que Sophana interroge.

*Comme lui.*

**22h12, Croisement 3ème avenue East 75th rue**  
**Point de vue de David, dit 'the mute'**

Lydie marche en silence à ma droite. On distingue la station de Park Place deux blocs plus haut. Tyron a filé chez lui après l'incident. Putain d'incident. Une dizaine d'incidents comme ça et le Pentagone nous allouera un budget et des médailles.

On s'est arrêtés à une pharmacie pour le nez de Samuel qui n'en finissait pas de pisser le sang. J'ai vraiment eu peur qu'il se vide comme un porc à l'abattoir. Mais Lydie a baratiné l'Asiatique derrière le comptoir en lui décrivant une ratonnade pour une vague histoire de dette de jeu. La jeune pharmacienne a jeté un œil inquiet dans la rue où Samuel gardait la tête en arrière avec sa main droite pinçant ses narines.

*Pourquoi il ne rentre pas ?* lança la pharmacienne encore sceptique.

Elle avait encore quelques scories d'accent chinois.

*Parce qu'il a un peu honte, madame,* répliqua aussitôt Lydie.

Difficile de résister à son aplomb. La pharmacienne a murmuré quelque chose mais en mandarin. Elle s'imaginait sans doute croiser la route des auteurs de cette infamie et leur infliger le supplice chinois.

Grâce à elle, on a pu glisser des sticks mous et blancs dans les narines de Samuel et lui faire avaler un anti coagulant. La fuite s'est tarie au bout de quelques minutes.

On l'a laissé partir avec ces deux cornes dans le pif. Lui non plus ne pouvait pas risquer une alerte enlèvement en ne rentrant pas chez lui. En le regardant traîner la patte vers la station de métro, j'ai compris que nous partagions quelque chose d'unique avec Lydie : notre isolement social. Nous n'avons de comptes à rendre à personne.

*Hasta la vista, j'ai mal au bras...*

Voilà comment Samuel nous a quittés, le dos tourné et la main gauche mollement levée en guise d'au-revoir.

*Ça craint.*

C'est tout ce que j'ai réussi à sortir.

*Lydie, est-ce qu'on a tué quelqu'un ?* je m'interroge à voix haute.

*Tu n'as tué personne. Tu te contentes de lire dans la tête des gens.*

Pour la première fois, je sens un reproche dans sa voix et cela me fait beaucoup de peine. Je m'en veux alors de ne pas avoir tout dit au groupe. La surchauffe de Cuszeck aurait peut être gagné son respect.

*S'il y a eu des morts, c'est pas notre faute. Samuel a tiré trois fois avec son bras et deux fois pour libérer cette fille,* poursuit Lydie.

*Oui, mais j'ai vu ce type, Graig, s'écraser comme une merde contre le mur...*

*Tu aurais préféré qu'il écrase cette fille en la violant ?*

Son visage observe un horizon urbain, le buste droit et les traits fermes. Ce soir, Lydie est devenue femme.

*Je suis fatigué, David. Tu ne m'en veux pas si je rentre chez... Enfin là-bas.*

Je suis convaincu qu'elle ne rentrera pas chez elle. Elle traînera du côté de Madison square et de son agitation propre et organisée qui lui permettra d'avoir l'esprit libre et son intégrité physique préservée. Sans attendre ma réponse, elle me gratifie d'un baiser sans frontière, à mi-chemin de mes lèvres et de ma joue.

M'aurait-elle embrassé pleinement si elle connaissait mon pouvoir létal ? Mon téléphone vibre d'un numéro inconnu.

### **23h25, appartement de Troy Point de vue du détective Fetcher**

On n'a donc aucune victime de coups fatals sur les bras ce qui, compte tenu de la violence du choc, me semble relever du miracle. Toute cette histoire apparaît d'ailleurs surnaturelle. Si j'en crois les propos de ce grassouillet de Brian, la porte aurait cédé face à un gamin d'environ 9 ans.

La bonne nouvelle, c'est que l'identité de cette petite équipe de salopards nous est connue. Trois gosses et une fille à peine plus âgée qui sont rentrés dans cet appartement comme dans un saloon. La question n'est donc plus qui mais pourquoi et surtout comment.

Sur ce point, je ne peux pas accorder de crédit à la thèse de Brian malgré son insistance.

*Il a utilisé son bras comme Cobra, le manga, pour dégager la porte. Je vous jure que c'est vrai. La fille est entrée la première et lui a suivi. Ils sont allés directement dans la chambre là-bas...*

Je fouille les recoins de ma mémoire dans l'espoir d'identifier Cobra. Je me remémore un vague type bodybuildé, dont le bras droit bénéficie de la greffe d'un flingue laser. Un super héros qui a traversé les dernières décennies sans perdre en notoriété visiblement. Je me rends compte que cette référence serait sans doute l'un des seuls sujets que je pourrais partager avec lui.

*Attends garçon, comment sais-tu ce qui s'est passé dans la chambre si tu es resté ici ?*

*La fille, elle s'est plantée devant la chambre et a laissé l'autre entrer. Elle nous a dit 'regardez ce qu'on fait à ceux qui ont le mal en eux' et on a regardé.*

Je me retourne en pensant tomber sur une sorte de baie vitrée mais je ne vois qu'un pan de mur.

*Elle a glissé sa main sur le mur là et... le mur a comme disparu.*

Mon soupir et cette grimace inconsciente sur mon visage ont été autant de signaux attestant qu'il me perdait.

*Je vous jure monsieur, tout de ce que je dis s'est passé.*

*Ok, elle fait disparaître le mur, et après?*

Brian a dégluti et je lui ai offert une deuxième clope. Je ferai passer le paquet en note de frais.

*Cuszeck a reconnu le garçon dans la chambre parce qu'il a dit quelque chose comme '4 yeux, qu'est-ce que tu fous ici' mais l'autre a pas attendu pour le balancer en l'air et...*

Il mime une toupie inversée avec son index.

*... Il a vraiment tournoyé au-dessus du lit de la chambre comme un hélico.*

*Et les autres ? Tu m'as dit qu'ils étaient quatre ?*

Le gamin tire sur sa clope sans tousser cette fois. Au moins, il n'aura pas tout perdu ce soir.

*Monsieur, je peux rester avec vous ce soir ?* me demande-t-il avec un voile d'inquiétude devant les yeux.

**8h35, garage maison de Samuel**  
**Point de vue de Samuel, dit '4 yeux'**

Une fois revenu chez moi, j'ai pris l'initiative de ne pas dormir dans ma chambre. Mais je suis quasiment sûr que mes parents ne l'ont même pas remarqué. Ma mère doit être assommée d'antidépresseurs et mon père doit partager son temps entre l'hôpital et la chambre conjugale.

Ça m'arrange car j'ai pas grand-chose à leur dire. J'ai gonflé la bouée qu'on sort l'été pour se faire tirer par un hors-bord à Long Island. Avec son trou au milieu, elle ressemble aux donuts de Brian. Je me suis cassé le dos avec mon cul coincé dans le trou central et je me suis gelé les coronas avec ce putain d'orifice au bas de la porte du garage que mon père a toujours prétendu réparer un weekend prochain.

*Lâche-le !*

Cette sommation de Lydie résonne encore dans ma tête. Si elle n'était pas intervenue, nous aurions laissé des dépouilles derrière nous. Enfin, derrière moi. Pas besoin d'être un adulte pour comprendre que je suis le seul du groupe à pouvoir tuer sur commande. J'ai joué avec Csuzeck comme une gymnaste avec son ruban, avec style et assurance.

Csuzeck m'a quand même vomi dessus à l'atterrissage. Mais ça ne m'a pas gêné pour m'occuper aussitôt de Craig qui s'était planqué sous le lit. J'ai pas eu de mal à pousser le lit et à l'arracher à sa gravité terrestre. Mon bras m'élançait trop pour que je puisse réaliser une prouesse technique aussi aboutie qu'avec Csuzeck.

Alors Craig a fini simplement écrasé contre le mur et il s'est effondré comme un spaghetti. A mon avis, il s'en sortira avec une minerve autour du cou. Csuzeck, lui, doit être incapable d'avaler quoique ce soit à l'heure actuelle mais c'est un mal raisonnable. J'aurais pu le jeter par la baie vitrée. Ça m'a traversé l'esprit.

J'observe mon bras un instant. Il ne présente aucune séquelle.

*On n'aurait pas dû.*

C'est Tyron qui a brisé le silence de notre groupe en petite foulée le long de la 3ème rue. Lydie s'est arrêtée et nous avec. Elle s'est alors plantée devant Tyron.

*Tu n'es pas d'accord avec le groupe, tu quittes le groupe, lui a-t-elle asséné.*

Tyron pensait s'en tirer avec sa seule bonne conscience en sortant sa remarque mais Lydie nous a montré deux choses à ce moment-là. Elle était le leader du groupe et elle n'accepterait aucune lâcheté. Tyron a pas moufté. David a posé sa main sur mon épaule.

*Tu n'as rien à te reprocher. On est tous avec toi. Tyron aussi.*

Il s'est tourné vers Tyron qui a relevé la tête et a acquiescé. Je n'ai rien dit parce que j'avais l'esprit ailleurs. Une chose m'ennuie encore maintenant. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi bien que pendant mon coup d'éclat. J'ai vraiment pris mon pied pour un truc sacrément condamnable pénalement.

A cette heure, on doit avoir les flics sur le dos. J'ai aucune idée du temps qu'il nous reste mais je suis certain qu'on en est pas arrivés là par hasard. Une porte claque dans la maison. Quelqu'un descend l'escalier. Il est temps de partir. Je pique deux barres énergétiques que mon père entasse par dizaine dans le bar de camping.

J'ai bien réfléchi toute cette nuit avec ce courant d'air froid qui se faufilait sous l'interstice de la porte et m'empêchait de fermer l'œil. On ne peut pas être les seuls avec cette 'différence' et s'il y en a d'autres il faudra bien qu'on les trouve. Et si on fuit, où va-t-on manger et dormir ? Peut-être que ce type dont David a parlé peut nous aider ? S'il aide des bégues, il peut aider des... Enfin il doit pouvoir nous conseiller au moins.

Je fourre une serviette de plage Transformers qui pue l'humidité dans mon sac à dos, trois barres énergétiques et un Gatorade. Je m'immobilise un instant craignant de voir la porte du garage s'ouvrir mais c'est juste le vent qui fait claquer la porte. Je me souviens alors de la réflexion de Tyron qui ne peut pas s'empêcher de la ramener avec tous les trucs qu'il s'avale sur internet.

*J'ai lu dans Science et Avenir qu'une éruption solaire a frôlé la terre il y a trois semaines. Les autorités et les médias n'ont pas relayé l'info. C'est peut être ça qui a influé sur nous ? Pour les dates, ça concorde pas mal.*

Tyron a peut-être raison mais là n'est pas vraiment la question. La vraie question est 'que fait-il dans notre groupe ?' Son histoire de cavalier noir ne tient pas debout et même allongé dans son lit, faut sacrément s'accrocher pour gober un ramassis de conneries pareilles. Tyron raconte de super histoires et il devrait s'orienter vers le cinéma plus tard mais aujourd'hui il est juste un type sympa sans pouvoir. Je ne sais pas s'il peut nous suivre ni même s'il en a l'envie. C'est une question à régler au plus vite avec Lydie.

Je tire la porte du garage le plus lentement possible sans empêcher le roulement à billes de grincer. Un air froid et sec me cisaille le visage mais j'aime ça. Ca me rappelle nos vacances au ski à Aspen l'année dernière. Un message de Lydie me confirme notre rendez-vous au Greyhound de la gare routière. Il faut juste que je passe chez mamie avant pour assurer mes arrières. Elle est habituée à me voir débouler trois, quatre fois par an autour de dates symboliques comme mon anniversaire. Je n'ai aucune raison valable de lui demander de l'argent aujourd'hui mais je trouverai bien quelque chose.

**9h35, East Side, Loft d'Irvin le barman  
Point de vue de David, dit 'the mute'**

*Café, jus de fruit ? Pam... pam...plemouse, cranberry, ce... cerise et pêche ?* me propose le barman du bowling.

Irvin vient d'ouvrir un immense frigo à l'ancienne, avec une poignée d'acier et des coins arrondis. C'est rempli d'une multitude de ces boîtes de plastique transparentes qu'on se fait livrer par le traiteur du coin.

Irvin m'a invité chez lui après qu'on ait discuté au bowling. Je lui en ai plus dit en 10 minutes qu'avec ma mère en 10 ans. Il y a des gens qui vous libèrent et vous incitent à parler. C'est le cas d'Irvin. Je ne sais pas si ce sont ses silences ou son regard qui m'ont incité à m'épancher autant. Il m'a été impossible de passer sous silence ce que m'a confié Monsieur Bright sur la centrale nucléaire dans ma tête. J'avais besoin de connaître l'avis d'un adulte mais Irvin est resté silencieux. J'ai eu le sentiment qu'il n'aimait pas ce qu'il entendait. Alors je n'ai pas insisté.

Mais pour tout le reste, j'ai découvert que les bègues sont bien plus ouverts à l'inattendu que les autres. Sans doute parce qu'ils ont eux-mêmes à gérer leur propre monde. De ce monde, j'en parle à la troisième personne car je n'en fait plus partie. Mon bégaiement a disparu sans demander son reste. J'ai bien l'intention de remercier Monsieur Bright. Par télépathie.

Après notre opération commando chez Brian, j'ai reçu ce sms d'Irving me proposant de dormir chez lui. Je ne l'ai pas suspecté de pensées malsaines parce que c'est moi qui l'ai mis au parfum de ma situation.

*Chez moi, ce n'est plus chez moi. La serrure de l'entrée a été changée. Je rentre par la fenêtre de la salle de bain,* je lui avais confié alors que l'on tapait des pieds pour se réchauffer durant la pause cigarette d'Irvin.

Irvin a secoué sa tête en maugréant. C'était la fin de sa pause.

*Ta mère ne t'a pas donné la clef ?*

*Non. Elle m'a laissé une lettre la semaine dernière qui disait qu'elle n'avait plus d'argent pour s'occuper de moi. Elle m'a aussi laissé une adresse, celle de mon père.*

Irvin m'a longuement regardé et sa main s'est glissée contre ma nuque. Cela ne m'a pas gêné car j'ai ressenti une vraie compassion.

Irvin est devenu en quelques heures un ami et ce qui forge une amitié c'est la confiance. Irvin m'avait vaguement parlé de ce grand loft qu'il partageait avec un ami sur East Side. Et il y avait aussi cette gamine dont il entendait les cris étouffés dans l'immeuble voisin. Quelqu'un qui méritait son aide. Notre aide.

...

*Gareth a des, des horaires plus é...équilibrés que les miens. Il tra... travaille dans une grande banque d'affaires,* me lance Irvin de son canapé.

Je saisis la bouteille de jus de Cranberry non entamée et je rejoins maladroitement Irvin dans le coin salon. Il n'y a aucune cloison, juste des poutres d'acier qui assurent la liaison entre le sol en béton et le plafond. Je m'interroge. Gareth, c'est pas un nom commun, plutôt anglais. Visiblement, les deux vivent ensemble. Je sais ce que dirait Lydie à cet instant.

*Barre-toi ! Ces gars couchent ensemble. Tu veux les rejoindre ?*

Mais je ne ressens pas de menace directe. De plus, j'en ai marre de fuir. J'ai besoin de partager la folie de ces dernières 24 heures avec un adulte.

*Tu as pu, pu récupérer ?* il s'enquiert.

Il y a encore le drap de satin et les deux coussins avec un logo Ralph Lauren brodé négligemment abandonnés sur l'un des deux immenses sofas. Je me pose dessus et je ressens une chaleur résiduelle, celle de mon corps étendu sur le sofa ces 6 dernières heures.

*Ça va... je murmure.*

Irvin sourit et garde l'œil rivé sur le grand verre d'eau de la table basse en bois exotique. Sous la plaque de verre apparaissent en vrac des dizaines de magazines comme le *New-Yorker* ou *Harper's Bazaar*. Je n'ai pas bu son verre d'eau car j'étais trop crevé et peut-être aussi parce que je craignais un mélange incolore qui m'aurait anesthésié comme cette drogue des violeurs.

Irvin se penche en avant avec son mug de café Starbucks.

*Tu sais, si j'avais vou... voulu abuser de, de toi, je n'aurais pas... pas attendu ce matin.*

*Je sais.*

Ce que je ne lui dis pas c'est qu'il s'est aussi épargné une friture de cervelle qui aurait tâché sa chemise Paul Smith et que Gareth n'aurait pas trouvée du meilleur goût.

*Alors, cette enfant, elle est où... exactement ?*

Je nous vois mal bégayer tous les deux. Ou alors je ne pourrais pas réprimer un rire nerveux. Je mets le curseur sur un mot heurté par phrase, histoire d'entretenir cette confrérie illusoire du bégaiement.

Irvin m'observe intensément avant de répondre. Il repose son mug sur la table basse et se redresse. D'un geste de la tête, il m'invite à le suivre...

**11h23, NYPD 19th Precinct  
Point du vue de l'inspecteur Fetcher**

*L'enculé...*

Sophana, surpris, relève la tête de son bureau avec de la mayonnaise au coin des lèvres. Il prend toujours son Kebab chez Golden Kebab au coin de la 6ème alors que les services sanitaires l'ont fait fermer deux fois pour usage de viande inconnue et non étiquetée.

*Tu sais que tu dois bouffer du rat ?*

*Je participe à la régulation de la chaîne alimentaire alors...*

Je ne peux pas lui donner tort là-dessus. Les rats n'ont jamais été aussi nombreux à New York, et surtout aussi gros.

*Enculé, c'était pour moi ?*

Je m'enfonce dans mon siège et j'allume ma cigarette électronique.

*Non, c'est cet enfoiré de Tomboy qui mord pas à l'hameçon.*

*Toujours sur Darknet ?*

Je sais ce que pense Sophana de mon incursion quotidienne dans le sous-réseau du Web où les égouts du net comme il aime le nommer . On est, à nous deux, l'équipe au complet de la brigade des mineurs mais Sophana refuse toujours de traquer le pervers sur ce réseau privé où les adresses IP sont indétectables. C'est donc moi qui me tape le sale boulot. Mais avec cinq différents pseudos dont trois censés être des ados en manque d'herbe, je n'ai toujours pas réussi à en faire tomber un. Les mecs se méfient dès qu'il faut franchir le pas et se rencontrer. J'ouvre le message d'un certain Benito.

*Tiens, écoute ça... Recherche un four professionnel, type cuisson broche. Besoin d'un espace suffisant pour rôtir une femme de moyenne corpulence, environ 55 kilos pour 1m62. Des conseils ?*

Sophana délaisse son Kebab un instant.

*Hein ? Tu as transmis au FBI ?*

*Ils sont déjà dessus, je réplique en pianotant sur mon clavier dont les touches sont aussi crasseuses que les doigts de Sophana.*

Je réponds au message sous mon pseudo adulte et je prétends en connaître un rayon sur les fours pour y fourrer des chatons sur thermostat 8. Peut-être que ce malade établira le contact. Ou pas. Chelsea, notre assistante pour l'ensemble du commissariat, se ramène vers nous du fond de l'open space. Elle prend son temps en s'autorisant une subtile chorégraphie de remuage de popotin. Elle sait qu'on attend ces infos depuis ce matin mais elle n'ira pas plus vite.

*4 identités sur 4...*

Elle plaque un post-it orange sur l'écran de ma tablette. Elle y a griffonné 4 noms et adresses.

*Tu pouvais pas nous filer ça par mail.*

*C'est fait mais d'habitude les plus de 50 ans du service préfèrent le bon vieux bout de papier.*

Elle nous tourne le dos pour reprendre son pas de danse.

*On a moins de 45 ans, me lance Sophana incrédule.*

Je hausse les épaules et je saisis dans l'ordre le post-it, ma veste et un chargeur supplémentaire pour mon Glock avant de filer vers le parking.

**12h24 / Luna Park**  
**Point de vue de Lydie, dite 'la fille'**

*C'est notre mission...*

Samuel vient de m'asséner une fois de plus son intime conviction quant à notre rôle dans ce bas monde. Et, une fois de plus, j'en ai la chair de poule. Samuel est tellement au-dessus de nous en termes de puissance. Il peut se permettre de prendre l'ascendant bien que cela ouvre, selon moi, la fameuse boîte de Pandore.

On a pris place dans l'attraction Mammouth, celle qui vire à 360° et qui opère une marche arrière. Je suis coincée entre Samuel et Tyron. Derrière nous, trois autres gosses se serrent sur leur banquette avec une gamine qui préfère hurler avant même le début des hostilités. Tyron n'a rien dit depuis que l'on s'est retrouvé sur la 3ème rue et son mutisme commence vraiment à me gonfler.

Le manège démarre et notre nacelle se tire lentement vers le point culminant de sa branche d'acier.

*Réfléchis à ça... m'encourage Tyron.*

Je déteste quand il commence ses phrases avec ça.

*D'abord, on s'est rencontré par hasard et comme par hasard, on a tous un truc que les autres n'ont pas. Ensuite, on a tous des parents flippés de chez flippés. C'est trois coïncidences et c'est deux de trop.*

La nacelle s'est immobilisée au deux tiers de l'arc. Je remarque alors pour la première fois que nos sièges sont, eux-aussi, sur roulis. La cinquantaine de gosses prisonniers de leur nacelle braillent comme des porcs mais nous permettent au moins de discuter discrètement.

*Je vais partir, chuchote Tyron.*

Samuel et moi nous tournons vers Tyron en même temps. Il garde cet air triste et absent qu'il arbore depuis notre escapade d'hier soir. Il extrait un Twinkies jaune de la poche intérieure de son blouson et se l'enfile d'un bloc.

*Tu ne pars pas, Tyron. Tu fais partie du groupe quoique tu penses, je lui lance.*

Samuel me lance un regard noir. Je sais qu'il ne partage pas mon point de vue sur Tyron. Il le considère maintenant comme un handicap et un frein à notre croisade. Mais je continue à penser qu'il y a plus que cette histoire de cavalier noir et qu'au-delà de son imagination un peu trop débordante, il nous faut faire preuve de patience avec lui. Je l'ai déjà précisé à Samuel : il y a des enfants qui ont des poils sur le corps plus tard que d'autres. Mais Samuel s'en fout car il se croit en mission et attendre ne fait plus partie de son vocabulaire.

*Non. C'est l'appartement que je vais quitter, précise Tyron.*

Soudain, l'attraction démarre et nos sièges entament un virage tout en procédant à une ascension lente mais déjà inquiétante. L'effet conjugué des deux dynamiques nous cloue au fond de nos coques ergonomiques. Mon harnais de sécurité est trop lâche et je suis aspirée vers le vide à mesure que nous grimpons, mon vagin coincé contre un loquet d'acier telle une ceinture de chasteté dont on aurait perdu la clef.

Je hurle mais mon cri de terreur est noyé dans les rires et la clameur générale. Une main attrape le col de ma veste en skaï et me soulève d'un coup sec. Tyron resserre mon harnais et



se fend d'un large sourire avant que nous nous retrouvions la tête à l'envers. Je me surprends à rire pour la première fois.

Nos sièges s'immobilisent à nouveau alors que nos têtes pendent dans le vide. Mon paquet de clopes quasiment vide s'échappe de ma veste et flotte au vent pour fondre vers les montagnes russes. J'ai ignoré les conseils du jeune boutonneux à gilet qui nous conseillait de fermer nos poches. Ça m'apprendra.

*Tu as tout à perdre, Tyron. Et puis c'est trop dangereux pour nous. Tes parents vont nous foutre le FBI au cul.*

J'en reviens pas que Samuel choisisse ce moment pour hurler à Tyron ses quatre vérités.

*J'ai aussi quelque chose de spécial. Je le sais, insiste Tyron.*

Tyron serre de ses deux mains les poignées de son siège à hauteur de tête. Ses phalanges blanches agrippent les poignées de sécurité comme ceux d'un nourrisson aux prises avec le doigt d'un adulte.

*C'est de la merde de chameau tout ça. Ton cavalier noir peut rien pour nous et tu le sais. Tu vas nous ralentir, capito ? s'insurge Samuel.*

Le manège reprend mais en sens inverse. J'ai mal au cœur et la tête grosse comme une pastèque. Tyron lâche un cri qui se noie dans les vociférations de nos compagnons d'infortune mais qui visiblement le soulage.

Alors qu'on s'approche enfin du quai de débarquement, la roue s'arrête à nouveau. Cette fois ci, il semble que cela soit un problème d'alimentation électrique. Les rires et les cris se font plus épars. J'observe du coin de l'œil Samuel qui garde la mâchoire serrée et le regard lointain. J'ai l'impression d'être assise à côté d'une bouteille de nitro n'attendant que le prochain choc pour nous exploser à la gueule.

Samuel se met à maugréer. Je l'interpelle.

*Samuel, ça va ? Réponds-moi, Samuel.*

Tyron me balance un regard paniqué comme s'il était assis dans un avion à côté d'un type avec une ceinture d'explosifs.

*Démarre ! éructe-t-il.*

Samuel vient d'étendre son bras droit, la paume de sa main à la verticale. Aussitôt, la nacelle devant nous bondit en avant et tout le manège s'ébranle à sa suite. Je perçois de la résistance dans les rouages d'acier mais Samuel impose son rythme.

Notre nacelle s'immobilise suffisamment près du quai pour que nous puissions sauter à terre malgré les protestations du boutonneux.

*Non, ne bougez pas, tente-t-il maladroitement.*

Il nous rattrape en trois enjambées et saisit Samuel à l'épaule. Je crains le pire quand Samuel se retourne et lui agrippe le poignet. Le jeune homme le dépasse d'une bonne tête mais s'avère incapable de bouger un orteil. Je m'interpose avant que Samuel ne nous gratifie d'une attraction non prévue. On se décide à quitter alors les lieux rapidement.

Sans un mot, Tyron bifurque vers la salle d'arcade. Je cherche le regard de Samuel mais il hausse les épaules et redevient le gamin à lunettes qu'il était encore hier. Dans la salle, Tyron accapare une des rares bornes d'arcade libre. Il lance une partie de ski storm qui l'entraîne sur une piste noire en pleine tempête. Ses deux pieds sont fermement ancrés sur des skis factices

qu'il oscille avec aisance. Ses vacances à Aspen n'y sont sans doute pas étrangères. Samuel nous rejoint avec une double barbe à papa qui lui cache la figure dès qu'il plonge dedans.

*Alors Lydie, qu'est-ce que tu ferais contre un mur de sucre rose ?* lance Samuel la bouche gonflée de sucre et d'air.

Je fais mine de me concentrer et pointe mon index contre sa masse de confiserie.

*Putain de dieux, ce magma est impénétrable. Merde, j'y vois que dalle, je m'insurge.*

Le visage de Samuel surgit de la masse cotonneuse avec un sourire qu'on imaginait disparu à tout jamais. Il me tend le bâtonnet déjà collant et visqueux avant de tendre son bras gauche vers Tyron.

*Attention, le superkid de New York, le bras armé du New Jersey s'apprête à déchaîner son souffle infernal sur son ennemi juré, le skieur fou...*

Tyron, de son côté, a de plus en plus de mal à garder son équilibre.

*Ta gueule, Lydie !*

Samuel fait mine de se concentrer avec sa paume tendue.

*Merde de cachalot, j'ai perdu le mojo...*

*Tu veux dire qu'on a plus de pouvoirs ?* je poursuis en affichant une surprise feinte.

*Oui, c'est terrible, nous n'avons plus qu'un homme sur qui compter, Tyron...* réplique Samuel

*Tyron, oui, mais pas seul...*

*Avec son cavalier noir !* nous concluons en chœur.

Tyron est partagé entre notre rire communicatif et sa partie qu'il est sur le point de perdre. Il vient de faire une sortie de piste, se déchausse et nous adresse son index levé.

*Quelqu'un sait ce que fout David ?* nous demande Samuel.

Tyron expire dans le creux de sa main et grimace.

*Je dois me brosser les dents.*

### **14h25, Appartement des parents de Tyron, dit 'l'élégant' Point de vue de l'inspecteur Fetcher**

*Mon fils est incapable de fuguer,* murmure la mère de Tyron.

Madame McWelsh n'est pas du genre à se laisser contredire. J'ai senti, dès qu'on a pénétré dans ce duplex de fou, que la partie ne serait pas aussi facile qu'avec les parents de Lydie ou David. On n'est d'ailleurs pas resté longtemps chez la mère de cette pauvre fille. Elle refoulait le mauvais whisky et ne savait même pas de qui on parlait pendant plusieurs minutes. Quant à la mère du garçon, elle n'était visiblement plus présente dans leur taudis depuis un bon bout de temps.

Sophana a sorti sa cigarette électronique qu'il fume comme un bourgeois du siècle dernier avec son porte-cigarette. C'est marrant comme cet appendice de plastique peut dévaluer son magnétisme et sa virilité naturelle. Ce type ne peut empêcher les femmes de lui jeter des regards en coin dans la rue. Mais dès qu'il sort son calumet moderne, son charisme animal disparaît dans les limbes d'une urbanité asexuée.

*Madame McWelsh, votre fils n'est pas rentré hier soir chez vous. A ce stade, je préfère mettre cela sur le compte d'une fugue plutôt que d'autre chose. Vous me comprenez ?*

Voilà, elle blêmit et saisit enfin que la fugue est sans doute un moindre mal.

*Madame McWelsh, est-ce que votre fils aurait une seule raison de quitter votre domicile ?*

Elle en reste sans voix. C'est le but. Tout se joue durant les deux secondes qui suivent nos questions. Mais ce n'est pas elle qui m'intéresse. Il y a ce type qui, après avoir posé sa main sur l'épaule de Madame McWelsh, s'est mis en retrait près du bar mobile du salon. Il s'est présenté comme le beau-père de Tyron et dès sa poignée de main, je ne l'ai pas senti. Il présente les indices classiques de l'alcool avec des poches grises sous les yeux et des pupilles jaunes.

Il y a bien un trait commun à ces trois gamins en fuite; l'alcool et potentiellement ce qui va avec, les coups. Madame McWelsh dégage une autorité menaçante que je mets sur le compte de son job de CEO. Elle a dû mettre quelques claques à son fils mais guère plus.

Lui, par contre, son cas me semble plus problématique.

*Retrouvez-le. S'il vous plait, susurre-t-elle du bout des lèvres*

Ces derniers mots s'échappent de sa bouche dans un effort surhumain. Il est fort probable que la supplique soit un mode de communication qui lui soit totalement étranger.

*On le retrouvera.*

J'en reste volontairement là. Retrouver un gosse est une tâche plutôt aisée. Mais le retrouver dans le même état est un exercice périlleux. Je me lève car mon estomac commence à bourdonner et cela devient vraiment gênant. Sophana expulse un nuage cristallin et je constate que même la fumée de ses clopes artificielles n'offre aucune aspérité.

Je foule la moquette crème en suivant Sophana vers la porte. Il s'immobilise devant un tableau impressionniste. Je manque de peu de lui rentrer dedans.

*Degas ? s'interroge-t-il*

Madame McWelsh nous rejoint alors qu'elle avait déjà atteint la porte d'entrée.

*Oui, confesse-t-elle avec une certaine surprise.*

Sophana jauge avec expertise la toile et affiche une grimace d'approbation. D'un léger coup de coude, je l'encourage à reprendre le chemin de la sortie. On serre la main froide et osseuse de Madame McWelsh avant de s'engouffrer dans l'ascenseur d'un acier poli et qui présente la fâcheuse tendance de refléter votre image aux quatre coins de l'habitacle. Cela satisfait Sophana mais pas moi. J'ai toujours eu un problème avec mon nez dont la cloison déviée s'expose dans toute sa splendeur.

*Qu'est-ce que tu penses du beau-père ? m'interroge-t-il.*

*La même chose que toi.*

Sophana acquiesce. Il sort son calepin de cuir noir grainé et tourne les pages comme pour un rolodex.

*Reste les parents du petit prodige...*

Il tend son bras droit vers les portes et desserre son poing. L'ascenseur s'ouvre bêtement devant son geste. Ça le fait peut-être rigoler mais moi pas. Alors qu'on quitte la cage d'acier, on tombe sur trois types en costumes sombres qui nous bloquent le passage. Le plus grand

ressemble vaguement à Kevin Costner dans *The Intouchables*. Ils sortent leur badge en même temps.

*FBI*, annoncent-ils en chœur.

**16h15, Greyhound station midtown  
Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'**

*Tyron, je te répète que tu nous aides plus en repartant chez toi qu'en nous suivant le train*, me lance Samuel.

Je ne dis rien car je suis fatigué à en tomber par terre. Bizarrement, Samuel ne semble pas soumis au même régime de sommeil. Il est resté éveillé pendant les deux heures que nous avons passées à pioncer avec Lydie sur l'un des bancs de la gare routière. Ça puait la pisse et le vomi mais ça ne nous a pas empêché de dormir. J'ai l'impression que Samuel est en mutation permanente et qu'on n'a pas fini de découvrir de nouvelles fonctionnalités.

*Ta mère a les moyens et les contacts pour nous mettre la moitié des agents fédéraux sur le cul...* poursuit-il.

On est devant le distributeur automatique et la barre chocolatée les *3 musketers* de Samuel semble refuser de plonger dans la trappe. Il tape du pied la vitre sans succès.

*Tu crois pas que la NSA ou la CIA sont déjà sur notre piste depuis le show d'hier soir ?*

Samuel me lance un regard noir de derrière son épaule et je sens l'énervement le gagner. Il refait face au distributeur.

*Ecarte-toi.*

Je recule sans pouvoir détacher mes yeux de Samuel, un peu comme si j'étais dans une loge VIP d'un spectacle dont je connaissais la fin. La paume de la main de Samuel glisse le long de la vitre et entraîne une dizaine de barres *Take 5*, *Mounds* et *Snickers* jusqu'à l'ouverture. Le geste est calme, presque délicat et surtout indolore. Il enfourne son butin dans ses poches et me tend un *Milky Way*. Je le soupçonne d'user de son pouvoir devant moi dans l'idée de me prouver à quel point je ne suis pas encore des leurs.

*Je suis sérieux, Tyron. Tout ce que tu vas réussir à faire c'est nous ralentir et nous obliger à veiller sur toi.*

Je ne l'écoute plus. J'observe Lydie qui s'est rendormie sur le banc et qui affiche un sourire apaisé. Je crois bien que Samuel a raison et j'en viens même à me demander si je ne leur serais pas plus utile chez moi. Je sais comment effectuer un transfert d'un des comptes de ma mère. Je ne l'ai jamais fait mais je saurai le faire. Et du fric, c'est bien de ça dont ils auront besoin.

**18h43, Loft d'Irvin et Gareth  
Point de vu de David, dit 'the mute'**

Je viens de me réveiller sur cette chaise de cuisine en acier blanc qui me fait mal au dos. Mes mains sont liées derrière le dossier de la chaise. J'ai lutté comme un fou sous la panique pour me défaire de cette paire de menottes en plastique. Mais sans succès. Je donnerais 10 ans de ma vie pour être dans un commissariat, détenu par des agents fédéraux spéculant sur mes aptitudes hors normes. Mais je me suis fait avoir comme un bleu.

Irvin m'a conduit dans un long couloir de briques rouges jusqu'à une chambre d'ami. Elle n'avait pas beaucoup servi et ressemblait à une chambre d'exposition Ikea. Il ne manquait que les étiquettes. Maintenant, j'en viens à penser que tout ici est factice.

On s'est retrouvé devant une large fenêtre dont le balcon donne sur une cour. Irvin m'a pointé du doigt l'immeuble en vis-à-vis tout en déposant sa main sur mon épaule. Il s'est penché vers moi et le parfum de son eau de toilette épicée m'a comme sorti d'un rêve. J'ai pris conscience de cette présence sur mon épaule et de l'étrange pression de sa braguette de pantalon sur mes reins.

*David, tu vois cette fenêtre ?*

J'ai acquiescé.

*Eh bien, il n'y a personne derrière. En fait, il n'y a personne dans tout l'immeuble car le promoteur est en cavale. Mais rassure-toi, nous sommes seuls aussi dans cet immeuble. Il y a bien cette brunette au premier mais elle est plus souvent en shooting en Floride pour une marque de culotte en dentelle...*

*Vous ne bégayez plus ?* j'ai demandé naïvement.

Sa prise sur mon épaule s'est faite plus ferme, presque douloureuse.

*Je t'ai menti, David. Mais c'était un élément essentiel du scénario. Tu comprends ? C'est Gareth qui est l'auteur. Moi, je ne suis que le producteur et accessoirement l'acteur principal. En fait, nous partageons l'affiche avec Gareth...*

Il m'a tourné vers lui et s'est agenouillé devant moi avec ses deux mains manucurées contre mes bras.

*C'est très difficile aujourd'hui de sortir du lot dans ce domaine, enfin dans cette activité. Il y a eu tellement de crétiens, de psychos avides de boucheries sans fondements, de victimes inutiles. Mais il y a eu aussi quelques personnages illustres et c'est ceux-là que nous aimerions ne pas décevoir. Tu comprends ?*

Non, je ne comprenais rien à ses sous-entendus et c'est ce qui m'énervait le plus. Je lui avais offert mon amitié et mon aide sans arrière-pensées. Ma colère. Elle est montée de mon ventre jusqu'à distendre mon visage. Elle avait un goût acide.

Irvin s'est relevé et a reculé d'un pas.

*Tu deviens dangereux, David.*

Je me suis mis à trembler et j'ai serré ma mâchoire pour éviter de baver cette bile radioactive qui s'échappait de mon estomac. Les ongles de mes poings se sont enfoncés dans la chair de la paume de ma main et mon corps s'est mis à se balancer comme une quille de bowling. J'étais prêt à lui carboniser la cervelle.

*N'insiste pas trop, David, car tu risques de te prendre des miasmes de cervelles en retour. Ce truc peut sortir par tous les orifices à la vitesse d'une Formule 1, m'avait prévenu Monsieur Bright.*

Oui, il ne devait pas être trop loin de la vérité. J'avais lu qu'en éternuant, on envoyait des spores à plus de 300 kilomètres heure.

*David, je te vois venir...* murmura Irvin en reculant.

Il a rapidement sorti un mouchoir blanc de sa poche et s'est emparé d'une fiole dans son autre poche. Sa vitesse d'exécution m'a pris de court.

*David, tu m'obliges à intervenir... Non pas que je crois que tu...*

Ses paroles se sont perdues dans les recoins de mon esprit car au même instant un voile noir s'est dressé devant moi. Il venait de plaquer son mouchoir imbibé de chloroforme sur mon nez.

...

Me voilà donc ainsi réveillé dans cette cage de verre en ayant aucune idée de sa localisation. La vitre qui me fait face est sans tain. La voix d'Irvin s'est tue. Je crois que son ami est arrivé car j'ai vaguement entendu un échange confus.

Il faut que je me concentre et que j'établisse une communication avec Monsieur Bright. Avec n'importe qui en fait. Avec n'importe qui, certes, mais avec quelqu'un qui puisse capter mon SOS.

*Monsieur Bright ? Monsieur Bright ? C'est... C'est David.*

Mon signal de détresse semble avoir décollé de l'arrière de mon crâne pour se fracasser contre mon lobe frontal. Houston, on a un sérieux problème, la technologie ne suit pas.

*Quelqu'un à l'écoute, ici David Bidermann en otage dans un immeuble de briques rouges sur River side, entre Brodway et la 97ème rue. Vous me recevez ?*

A cet instant, j'en veux autant à Monsieur Bright qu'à Irvin. J'ai la faiblesse de penser qu'Irvin joue une sorte de jeu de rôle avec son pote invisible mais qu'il ne franchira pas le... Comment dit-on déjà ? Ce fleuve romain ? Le Rubicon... Il ne franchira pas le Rubicon.

*David ? Désolé de ce silence mais Gareth m'a rejoint et il était impatient de connaître l'état des lieux. David, tu m'entends ?*

La voix mielleuse d'Irvin déclenche une envie furieuse de me libérer pour leur exploser le carafon.

Devant la glace sans tain s'élève une caméra DV sur un trépied avec son clignotant rouge.

*Tu ne connais pas Gareth mais il est très ambitieux. Il se défonce dans son travail et c'est dans notre projet qu'il a donné toute sa mesure. Nous allons rester dans les annales du crime, David, grâce à notre travail mais aussi grâce à toi. Que seraient notre labyrinthe, nos chambres amovibles, nos fenêtres sans ouvertures, nos escaliers menant nulle part et nos trappes sans ta contribution ? David, je laisse la parole à Gareth...*

Je distingue des aboiements de plusieurs chiens en fond sonore. Les bêtes semblent surexcitées, droguées ou affamées. Cette mise en scène me rend fou. J'ai froid, j'ai peur et je suis en rage. Je tire férocement sur les liens de mes pieds mais sans succès. Je suis pieds nus et le sol de béton est aussi froid qu'une arène de hockey.

*David, c'est Gareth ?*

L'ami d'Irvin a une voix de femme. Sans le voir, je le déteste déjà.

*Voilà le programme des festivités. On va commencer par jouer à un petit quizz de culture générale. A chaque mauvaise réponse, tu recevras une décharge. On poursuivra avec notre cours d'orientation. Tu dois connaître la Maison hantée à Disneyland ? Eh bien là c'est encore mieux. Tu ne sauras jamais ce qui t'attend derrière nos portes...*

*Un mur, une descente aux enfers, un doberman affamé ou ta sortie vers la liberté, qui sait ? David, nous allons devenir le duo de serial killers le plus célèbre... David ? Calme-toi, David... Irvin, putain, regarde le, il fait une crise d'épilepsie ou quoi ? Va le voir avant qu'il nous claque dans les doigts. Irvin, bouge-toi !*

**Tout de suite / Appartement de Tyron**

## ***Point de vue de Tyron, dit 'l'élégant'***

*Tyron ?*

Je rouvre les yeux. Je suis dans la cuisine. Maman a saisi mes épaules et me dévoile une expression que je ne lui ai jamais connue. Ses traits sont figés comme si je venais de bloquer le film de la vie sur pause.

A cette heure, tout le monde est rassemblé dans la cuisine. Les conseils d'achat d'actions érucés sur CNBC brisent ce silence persistant.

*Maman ?*

Un sourire hésitant se dessine enfin sur ses lèvres minces et rouges.

*Tes yeux... Tes pupilles ont disparu pendant plusieurs secondes. C'était pas comme d'habitude,* murmure-t-elle. *Tu as hurlé, 'David'... Qui est David ?*

La cafetière italienne siffle mais Pasquale reste de marbre, incapable de décoller son regard prolongeant celui de mère. Mon beau-père semble partagé entre une perplexité sans fond et une exaspération grandissante. Je sais que les démonstrations d'affection de ma mère lui sont intolérables. Va te faire foutre connard, tu n'es qu'un invité ici.

Mon flash a été plus long que d'habitude. Mais il fallait bien ça pour diffuser autant d'informations. Ces dernières s'effacent lentement de ma mémoire m'encourageant à en coucher quelques-unes sur mon laptop Acer avant une fermeture de mon cerveau pour cause d'inventaire.

Maman passe sa main sur mon front.

*Tu es brûlant, Tyron. Tu as avalé quelque chose ? C'est à l'école que l'on-t-a drogué ?*

Je suis pris d'une envie irrépressible de rire mais je me retiens. Maintenant que je sais, j'ai de la chair de poule qui s'étend de haut en bas comme une peau de crapaud. Je sais qui je dois rencontrer et, peut-être, qui nous devons combattre. Mais je sais surtout que je ne serai pas le Tyron boulet, celui qu'on traîne avec affection ou désarroi. Non, je serai Tyron l'initiateur, celui qui sait avant les autres et dont les flashes valent plus que n'importe quel super pouvoir. Savoir c'est pouvoir !

*Je vais bien, maman...*

Je me penche et susurre à son oreille.

*Mais surveille l'homme derrière toi car il ne tiendra pas sa promesse et boira dans ton dos.*

Je la contourne et attrape mon mug Star Wars électrique. Je lance un bref sourire à Pasquale qui la décide à sortir de sa torpeur pour me verser mon chocolat chaud avec du sucre. Je lance le mixer intégré et mon mug laisse la force s'exprimer. Un carton d'invitation trône entre le Financial Times de maman et la cafetière de Pasquale. Je le glisse vers moi avec mon index et les personnages de Marvel et de DC Comics me lancent leur avertissement sous formes de bulles survitaminées. La soirée du gros Brian au bowling est pour après demain !

Maman repère le carton d'invitation.

*Mon chéri, j'ai totalement oublié de te prévenir. Mais je peux me libérer pour te conduire...*

Elle est blême. Elle tente de faire bonne figure après ma révélation. Son regard croise celui qui partage sa vie et je le sens se chier dessus. Il ne boira sans doute pas ce soir mais son avenir est néanmoins plié.

Le carton s'anime soudain devant mes yeux ! Batman s'efface devant Samuel qui apparait sous les traits de Blastman, le garçon aux éclairs violacés mortels... Wonderwoman disparaît pour laisser la place à Lydie, la nouvelle Fingerglide, dont le bout des doigts dévoile ce que cache n'importe quel mur... Quant à Thor, il s'évanouit avec son marteau enclume devant David ou plutôt Brainpulp, celui qui peut bouillir une tête qui ne lui revient pas !... L'avenir se dessine sous mes yeux et il n'appartient qu'à moi de sécher l'encre.

Maman me caresse les cheveux tendrement.

*On peut aller à la boutique de la Seconde Avenue pour te trouver un costume. Tu as une idée de super-héros ?*

Je sirote mon chocolat tiède comme j'aurais dégusté une première coupe de champagne. J'ai l'impression de n'avoir rien bu depuis deux jours.

*Je n'ai pas besoin de costume.*

*Ah oui ? C'est vrai que tu as changé... Quel sont tes pouvoirs alors ? Quel est ton nom ?*

Elle glisse sa main contre les épaules de mon blazer, époussetant des pellicules invisibles, et l'esprit déjà ailleurs.

*Je suis Blinkman et je pressens l'avenir lors de mes flashes, je lui dis un peu trop doctement sans doute.*

Je repose mon mug et j'attrape un des cookies que Pasquale vient de sortir du four. J'embrasse maman. Mon beau-père me lance un regard perdu. Je passe devant lui avant de me diriger vers le couloir de l'entrée.

*Je peux changer le futur. Ou pas, je me permets de lancer en les quittant.*

Je me retourne une dernière fois vers maman.

*C'est une grande responsabilité, tu sais.*

Elle reste béate et se décide à bredouiller...

*Où vas-tu ?*

*Retrouver mes nouveaux amis.*

Je longe le long couloir et jamais ce blazer et son putain d'écusson ne m'ont semblé si insignifiants. Qui peut m'embrouiller aujourd'hui ? Personne ! Et je pars d'un éclat de rire sincère et pourtant